

Le Parnasse réformé , seconde édition, reveuë, corrigée, , augmentée

Guéret, Gabriel (1641-1688). Le Parnasse reformé , seconde edition, reveuë, corrigée, , augmentée. 1669.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

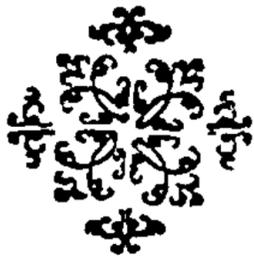
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



LE
PARNASSE
REFORME'
SECONDE EDITION,
Reveuë, corrigée, & augmentée.



A PARIS,

Chez THOMAS IOLLY, au Palais, en la
Salle des Merciers, au coin de la Ga-
lerie des Prisonniers, à la Palme
& au Armes de Hollande.

M. DC. LXIX.
Avec Privilege du Roy.



A MONSIEUR,
MONSIEUR
L'ABBE' DESROCHES.



MONSIEUR,

*Vous croyez peut-estre pour
avoir passé les Alpes que*

A iij

E P I S T R E

*vous estes hors la portée
des Epistres Dédicatoires,
Et vous dormez en sûreté
à Rome contre tous les des-
seins qu'on fait à Paris sur
vous : Cependant quand
vous devriez m'opposer le
droit des Gens, ie vous trou-
bleray dans un Pays étran-
ger, Et mon Livre vous
ira chercher iusques dans
le milieu de la Cour du
Pape. Je ne voy rien qui
puisse m'en empêcher; vous
estes trop honneste homme
pour vous plaindre de cette
surprise, Sa Sainteté aime
trop les belles Lettres pour*

EPISTRE

m'en vouloir mal, & Apollon qui a si long-temps demeuré dans la vieille Rome, sera bien aise de voir son Parnasse dans la nouvelle. Vous y avez emmené plus d'une Muse avec vous, & comme ces Savantes Sœurs ont toujours vécu dans une union tres étroite, elles seront ravies de se re-joindre. Je vous envoie celles qui nous sont restées pour vous escorter à vostre retour: Si vous m'en croiez, vous les ramenez bien tost en triomphe dans Paris, & vous ne les accoustumerez

EPISTRE.

pas à l'air d'Italie. Je sçay bien que le rang que vous tenez dans l'Eglise vous fait considérer Rome comme vostre centre ; Mais songez que plus d'un Diocèse vous regarde , songez que vous devez un Evêque à vostre Famille ; & que tous les honnestes gens vous demandent. . . Seriez-vous bien d'humeur à les faire attendre pour revenir mieux coiffé que vous ne l'estiez en partant : Si cela est , ie vous prie d'avoir pitié d'eux ; contentez-vous de posséder , quant à

E P I S T R E.

present, & par la naissance & par le merite toutes les Vertus Cardinales, & venez prendre en France une Mytre, iusques à ce que l'Italie vous donne un Chapeau. Si vous n'avez point esté sourd aux prieres de tant d'illustres personnes qui vous appellent, mon Livre n'auroit pas fait un si grand voyage, mais mon zele auroit paru moins ardent : L'éloignement donne du prix à ma Dédicace, & c'est un grand avantage pour mes respects d'al-

E P I S T R E.
*Let à trois cent lieues vous
assurer que ie suis,*

MONSIEVR,

Votre tres-humble, & tres-
obeissant serviteur



LE

PARNASSE

REFORMÉ.



VSSI-TOST que le Soleil eut repris ses forces, & que l'Hyver eut fait place aux premiers jours du Printemps, je resolus de quitter la Ville, qui commençoit à me devenir ennuyeuse, & je m'en allay à la campagne, où la nature renaissante appelloit ma curiosité.

Je me levois tous les jours avant le Soleil; j'aimois à voir monter ce bel Astre sur nôtre Horizon; j'éto-

A vj

2 LE PARNASSE

Je jouïssois toutes les beautés de l'Aurore, & repassant en mon esprit les descriptions que nos Poëtes en ont faites, je jouïssois tout ensemble des graces de l'art & de celles de la nature.

De ce divertissement dont je regrettois sans cesse le peu de durée, je passois à celui que l'on reçoit à considérer les fleurs. Je me promenois dans un parterre tout couvert des plus belles & des plus rares, & je remarquois dans la diversité de leurs couleurs, une peinture naïve de ce que l'Aurore a de plus charmant.

Quelquefois je prenois plaisir d'aller entretenir mes pensées dans l'obscurité d'un bois, où le silence n'étoit interrompu que par l'agréable chant des oiseaux; & souvent je me reposois près d'une fontaine, dont le doux murmure insinuoit un charme secret dans tous mes sens.

Un jour que l'on m'avoit envoyé une critique sur quelques livres nouveaux, j'en allay faire la lectu-

R E F O R M E . 5

re sur le bord de cette fontaine ,
mais la cheûte continuelle de ses
eaux m'ayant insensiblement assou-
py, je m'abandonnay au sommeil.

En cet état je fis un songe con-
forme aux choses que je venois de
lire ; & cette critique curieuse avoit
frappé si agreablement mon imagi-
nation , qu'elle donna lieu à une ré-
verie toute de littérature & de bel
esprit.

Je m'imaginay que j'étois dans
une campagne riante , au milieu de
laquelle s'élevoit une montagne ,
d'où sans cesse je voyois monter &
descendre plusieurs personnes.

A peine eus-je fait quelques pas
pour m'en approcher , que tout à
coup , & avec un étonnement qui
me saisit , j'apperceus Gombault
qui venoit à moy. Il semble , dit-
il en m'abordant, que vous ne con-
noissiez point ces lieux , & que vous
soyez surpris de m'y rencontrer.
Vous êtes , poursuivit-il , au pays
des Muses , & la montagne que
vous voyez est le Parnasse.

4 LE PARNASSE

A ces mots de Muses & de Parnasse tous mes sens se rassurerent. Je sentis en moy-même une joye secrette de cette heureuse avanture, & je fus ravi de trouver cette occasion favorable pour apprendre un pays que je n'avois encore veu que dans les Fables & dans les Romans.

Ce jour-là le Parnasse étoit en desordre; tous les rangs en étoient troublez, & il paroissoit de loin qu'Apollon étoit occupé à entendre les plaintes de plusieurs personnes qui l'environnoient.

Je priay Gombault de me dire qui étoient ceux qui couvroient toute cette Montagne, & de m'expliquer le sujet de leurs plaintes: Mais comme il me témoigna qu'il étoit bien aise que je luy apprisse auparavant des nouvelles de nôtre Monde, je luy parlay de cette sorte.

Puisque vous desirez, luy dis-je, que je commence, sachez que tout est bien changé maintenant dans la Republique des belles Lettres. La guerre est allumée entre les Au-

R E F O R M E'. 5

teurs ; l'Academie est divisée , le schisme est parmi les beaux esprits , & si Apollon n'a pitié de ses enfans , adieu tous leurs Lauriers & toute leur Gloire.

Un Livre , ou deux tout au plus , sont cause de cette division ; c'est ce qui met aujourd'huy le feu dans les esprits , & deux plumes satyriques taillent de la besogne à toutes les autres.

Alors je l'entretins de quelques livres nouveaux ; Je luy en dis ce que ma memoire en avoit pû retenir ; & quoy que j'eusse bien souhaité d'en apprendre son sentiment , l'empressement que j'avois de savoir les grandes affaires qui sembloient se remüer sur le Parnasse , ne me permit pas de m'en éclaircir , de sorte que luy-même s'appercevant de l'impatience où j'estois ; rompit tout d'un coup cet entretien ; & apres m'avoir remercié d'un air obligeant, Venez , me dit-il , & je vous placeray en un endroit d'où vous pourrez observer ce qui se

6 LE PARNASSE

doit passer en ces lieux. Apollon a resolu de reformer aujourd'huy tout le Parnasse ; & c'est pour cela qu'il a fait assembler tout ce Monde que vous voyez.

A peine fûmes-nous arrivez au pied de cette Montagne, que j'entendis fort distinctement la voix d'un homme qui se plaignoit du peu de fidelité qu'on avoit apportée à la traduction de ses ouvrages. J'appris de Gombault que c'étoit Polybe qui parloit pour luy & pour plusieurs autres Historiens qui l'accompagnoient.

Il disoit qu'afin de consoler l'ignorance de ceux qui ne les pouvoient pas lire dans leurs langues naturelles, on les avoit traduits en François, où non seulement on les rendoit barbares, mais où même on les faisoit paroître tout mutilez. Il ajoûtoit qu'ils regardoient avec moins de déplaisir la ruine d'une partie de leurs Histoires, arrivée par la defolation des Estats, que cette corruption des plus beaux endroits

de leurs ouvrages. Qu'il valloit mieux les laisser comme ils étoient que d'y mettre la main pour les gâter. Qu'ils se seroient bien passez de l'approbation du vulgaire, & que c'étoit trop peu de chose pour leur être vendue si chèrement. Il est étrange, poursuivoit-il, combien le dernier siècle a produit de ces Traducteurs. On les a vû paroître en foule; & avec deux mots de Grec & de Latin, qu'ils avoient mal appris, ils nous ont habillez à leur mode, & d'une maniere qui nous rend méconnoissables à nous-mêmes. Sans doute que la plus-part de ceux qui se sont jettez dans cet employ l'ont regardé comme un moyen de devenir Auteurs à peu de frais. On nous a asseurez qu'ils n'avoient eu recours qu'à de vieilles Traductions qu'ils avoient copiées & accommodées au temps. Ils n'ont pas assez chery la verité pour prendre la peine de l'aller chercher jusques dans les anciens manuscrits, & ils ont mieux aimé

8 LE PARNASSE

errer à la suite d'un mauvais guide, que d'être exacts & corrects en suivant les originaux.

Il est vray que quelques-uns d'entre nous ont sujet de se consoler. Car s'ils ont esté pendant un certain temps défigurés comme les autres ; il s'est enfin trouvé des plumes savantes qui les ont vangez de ce traitement injurieux.

Je ne say pas s'il nous en arrivera quelque jour autant ; Mais quoy qu'il en soit, il faut qu'en attendant cette bonne fortune, qui ne nous viendra peut-estre jamais, nous languissions cependant avec les playes que l'on nous a faites. Certainement il est de l'honneur des Muses d'arrêter le cours de ce desordre ; Il n'est pas juste que des misérables qui se font un métier de l'art de traduire, corrompent toutes les beautés de nos Livres, & qu'ils cherchent à gagner du pain aux dépens de nostre gloire.

Si-tost que cette remontrance fut finie, il s'éleva un murmure con-

R E F O R M E . 9

fus sur la Montagne , & j'apperceus plusieurs personnes qui cherchoient à se sauver. Chacun disoit que c'étoit ces mauvais Traducteurs dont Polybe venoit de se plaindre , & l'on remarquoit entre eux Chappuys , Goulart , Gouget , & plusieurs autres.

Comme j'avois les yeux attachez à les considerer ; Vous voyez bien , me dit Gombault , tous ces Traducteurs qui s'enfuyent , de crainte qu'on ne leur fasse leur procez : Mais vous ne prenez pas garde à certaines gens décontenancez , dont la posture est quelque chose d'assez plaisant. Aussi-tost il me les fit remarquer ; & je reconnus entre eux Baudoin & Durier qui deliberoient comme en tremblant s'ils devoient demeurer davantage sur la Montagne , ou s'il ne leur seroit pas plus avantageux de s'enfuir comme les autres.

A voir leur visage pâle & défait , & sur tout celuy de Baudoin , on auroit dit qu'ils venoient de faire

quelque méchant coup. Mais je sçeus de Gombault que ce changement ne provenoit d'autre chose que de la crainte où ils estoient, qu'on ne les rendist responsables de la negligence de leurs Traductions. Ce sont des gens, poursuivit-il, qui se sont mêlez de traduire des Auteurs Grecs & Latins sur de vieilles versions Françoises : Ils ont été assez credules pour ne pas douter de la fidelité de ceux qui les ont precedez dans cette entreprise ; & sur cette mauvaise garantie, ils se sont imaginez qu'ils pouvoient bien se dispenser de la lecture des originaux.

Dans le temps que Gombault me disoit ces choses, deux hommes d'une mine avantageuse prirent par la main Baudoin & Durier, & s'efforcerent en apparence de les retenir. Je demanday à Gombault s'il les connoissoit, il me répondit que c'étoit Cicéron & Davila qui venoient leur offrir leur protection, & qui par une juste reconnoissance

de la gloire qu'ils reçoivent des belles traductions qu'ils ont faites de leurs ouvrages, leur promettoient la remission de toutes les fautes qu'ils ont faites ailleurs, & d'obtenir leur grace auprès d'Apollon & des Muses.

A l'abord de ces deux grands hommes, Baudoin & Durier se rassurerent; ils eurent une confiance entière en leur parole, & l'on vit en même temps la ioye se répandre sur leurs visages. Je voulus m'approcher d'eux pour écouter ce qu'ils disoient; mais aussi-tost il s'éleva une voix qui m'empêcha de les entendre.

C'étoit Horace qui parloit pour luy-même, & pour une troupe de Poëtes dont il étoit à la teste. Il se plaignoit, mais d'un ton irrité & plein de dépit, de ce que l'on s'étoit avisé de traduire leurs Poësies en Prose Françoise. Il faut, disoit-il, avoir une terrible demangeaison d'écrire pour faire des Traductions si eteroclytes. Si les Peintres,

pour suivit-il d'un ton railleur, donnoient la même liberté à leurs pinceaux que ces Messieurs les Auteurs donnent à leurs plumes, nous aurions de belles copies? Ils nous représenteroient sans doute Alexandre à pied avec l'air d'un simple drille de son armée, lors qu'il marchoit à la conquête des Perses, & ce portrait passeroit chez eux pour cet Alexandre vainqueur du monde, dont l'air magnanime & plein d'une fierté noble & genereuse, imprimoit d'un coup d'œil comme d'un coup de foudre la terreur dans l'ame de ses ennemis.

Voilà les beaux exploits de cette nouvelle secte de Traducteurs; ne pouvant s'élever jusques à nous, ils nous abaissent jusques à eux, & nous font ramper comme des misérables; parce qu'il leur est impossible de suivre nostre rapidité qui les entraîne, ils nous estropient; & par un défaut de jugement ou de veine poétique, ils mettent tout en prose jusqu'à nos chansons.

Il vouloit poursuivre son discours, quand tout d'un coup Terence l'interrompit. Ce n'est point, dit-il, pour blâmer vos plaintes que je prens la liberté de vous interrompre, mais seulement pour donner des marques de ma reconnoissance à ceux qui ont si heureusement traduit trois de mes Comedies. Leur prose est si pure, leurs expressions si fines & si delicates, qu'elles font honneur à mes Vers: Je reçois tant de gloire de leur Traduction, que je suis obligé de parler pour eux en toutes rencontres; & il est de mon devoir d'empêcher qu'on ne les confonde avec ceux que vous condamnez.

En cet endroit Martial se leva, & prenant la parole assez brusquement: Vous estes bien-heureux, dit-il à Terence, d'être tombé en de bonnes mains, tout le monde ne vous ressemble pas. Et puis se tournant vers Horace; Vrayment, poursuivit-il, c'est bien à vous à vous plaindre des Traductions: Hé

que diriez-vous si vous estiez en
 ma place? ne m'a-t-on pas mis en
 prose comme vous, & en cela n'a-
 t-on pas fait plus d'affront à mes
 Epigrammes qu'on n'en a fait à vos
 Odes. Y eut-il jamais Poëte plus
 maltraité que je le suis? Si l'on
 vous a rendu barbare, si l'on
 vous a dépeüillé de vos beautez:
 En un mot, si de Poëte de la Cour
 d'Auguste on vous a fait devenir en
 François un Auteur du cheval de
 Bronze, au moins vous a-t-on lais-
 sé tout entier. Mais voyez, je vous
 prie, la cruauté de mon Traducteur;
 Il ne s'est pas contenté d'oster tout
 le sel de mes Epigrammes, d'étouf-
 fer leur delicatesse, de profaner
 leurs graces, il a mêmes émoussé
 toutes leurs pointes, il a condam-
 né toutes leurs libertez; & pour ne
 rien oublier de ce qui pouvoit me
 rendre tout à fait difforme, le di-
 ray-je, il a tranché toutes les par-
 ties nobles de mes Epigrammes.

Je croyois m'estre mis à couvert
 de ce mal-heur par l'Epître de mon
 premier

premier livre, où j'ay fait voir que les expressions licentieuses & un peu hardies sont le vray langage des Epigrammes. Je m'imaginois que l'exemple de Catulle, de Mar-fus, de Pedon, de Getulicus, & generalement de tous ceux qui se sont exercez en ce genre de Poësie, donneroit du credit à mes libertez ; & je pensois que n'ayant travaillé que pour la Cour & pour les personnes de belle humeur, les Catons me laisseroient en repos, ou qu'ils entendroient raillerie comme les autres. J'en avois écrit exprés à l'Empereur, & il avoit approuvé ces jeux innocens : Enfin j'avois montré à l'un de mes amis, qui condamnoit ce libertinage, qu'il avoit tort de le reprendre ; que j'avois deû écrire de cette façon pour plaire, & que sans cela mes vers seroient aussi desagreables au Lecteur, qu'un Mary Bertaud seroit odieux à sa femme. Il s'étoit rendu à mes raisons, il m'avoit promis qu'il ne toucheroit point à mes Epigrammes, & il

avoit quitté tout exprés cette severité qui m'étoit devenue si incommodé : Je me croyois donc en secreté, Je n'apprehendois plus rien pour mon Livre, & cependant toutes mes esperances ont été trompées, quinze siecles après ma mort on fait cette injure à mes cendres; on condamne les delices de la belle Rome, on fait le procez à mes vers, & un melancholique par un caprice de sa mauvaise humeur, profcrit dans son cabinet ce que des Empeurs ont estimé digne d'avoir place dans leur memoire.

Comme Martial achevoit ces mots, Lucien parut accompagné de Petrone & d'Apulée. Consolez-vous, dit-il en regardant Martial, vous avez des compagnons dans vôtre disgrâce, l'on m'a traduit aussi comme vous, & je vous diray neantmoins que ce n'est pas en cela que l'on m'a fait tort; j'ay passé par des mains assez delicates, & graces aux soins qu'on a pris à m'ajuster, je ne fais point peur à ceux qui me

lisent: Mais mon Traducteur a voulu faire un peu trop le prude; il n'a pû souffrir quelques endroits charouilleux, & sa plume chaste a supprimé dans mon Livre, ce que vous appelliez tantost les parties nobles du vôtre.

Quant à moy, interrompit Petrone, on ne m'a point encore traduit, & j'en ay l'obligation aux vers qui m'ont rongé de tous côtez, & qui n'ont laissé de moy que des lambeaux. J'ay oüy dire neantmoins qu'on faisoit quelque entreprise sur moy tout déchiré que je suis; mais qu'on ne s'avise pas de rien ôster de ce qui me reste: Car certainement ce seroit une cruauté qui criroit vengeance, & pour la punition de laquelle il n'y auroit point de peine assez rigoureuse. Je suis de vôtre avis, poursuivit-il, en jettant les yeux sur Martial, & je consens que l'on châtie la temerité de ces Traducteurs cagots, qui ne peuvent endurer une parole tant soit peu hardie, & qui s'érigeans

18 LE PARNASSE

en reformateurs des mœurs croient meriter beaucoup du public, quand ils ont effacé d'un Livre ce qu'il y avoit de meilleur. Oüy si j'en étois crû, l'on aboliroit ces licences plus mauvaises mille fois que nos libertés, & l'on condamneroit tous ces Traducteurs à nous rendre mille petites hardiesses, qui font le bien le plus précieux de l'Antiquité galante.

Vous êtes biens délicats, vous autres Messieurs, interrompit Virgile, vous vous allarmez pour peu de chose; & l'on diroit à vous entendre parler, qu'on vous auroit fait quelque grande injure. Vous murmurez de ce qu'on a retranché des pages entieres dans vos Ouvrages: On a fait pour vous ce que l'honnesteté vous devoit obliger de faire: On vous a purgez de ce que vous deviez supprimer vous-mesmes, & en couppant quelques parties gastées de vostre corps, on a sauvé toutes les autres qui se seroient corrompuës par une conta-

R E F O R M E'. 19

gion inévitable. Mais on nous a traittez bien plus indignement Ovide & moy ; on nous a travestis en Burlesque ; on a tourné nostre serieux en goguenard ; & parce qu'on n'a pû suivre la majesté de nos vers Latins , on nous a rabaissez jusqu'au stile des Catfours , & l'on nous a rendus ridicules ne pouvant nous rendre admirables. Qui peut voir sans indignation les ordures qu'on a pris plaisir de ramasser pour nous défigurer davantage ; tout ce qu'il y a de barbare nous sert d'ornemens, & l'on diroit qu'on ne nous a contrefaits ainsi que pour épouvanter le Lecteur par des expressions bizarres & extraordinaires. Jamais la colere de Junon ne fut si fatale au pieux Enée que les traits de cette Poësie ridicule luy sont injurieux. Quelques traverses qu'il ait eües sur la Terre & sur les Mers , il a touÿours conservé au milieu de ses infortunes les caracteres de son origine toute celeste : Mais

20 LE PARNASSE
à voir comme il parle & comme il
agit dans l'Eneide de Scarron , on
le prendroit pour le dernier de tous
les hommes. Voyez ce qu'il dit
dans la tempeste du premier Li-
vre.

*Alors Eneas le pieux
Regardant tristement les Cieux,
lâcha ces piteuses paroles,
Je seray donc mangé des soles?
Cria-t-il pleurant comme un veau.*

Le plus miserable Artisan de
Rome pourroit-il se plaindre plus
fortement , & à vostre avis, qui est
plus veau du Poëte Burlesque, ou
du Heros. Mais venons aux com-
plimens qu'il fait à Venus, lors
qu'il la rencontre dans un bois.

*O belle à la prunelle bleüe,
Belle que je ne puis nommer,
Belle qui m'avez pû charmer
Par je ne sçay quelle lumiere
Que vous avez dans la visiere.*

*Ah par ma foy j'en suis ravuy ,
 Maudit soit si jamais je vy
 Face qui m'ait plû davantage ,
 La malepeste quel visage ;
 Et que qui vous regardera
 Sans cligner impudent sera.
 Vous sentez la Dame divine ,
 I'en jurerois sur vostre mine ,
 Mon nez ne se trompe jamais
 En ce qui sent bon ou mauvais ,
 Vostre gousset & vostre haleyne
 Ne furent jamais d'Africaine.
 Et puis plus bas parlant toujours
 à Venus.
 Daignez moy dire , au nom de
 Dieu ,
 S'il fait seur pour nous en ce lieu ,
 Et me faites l'honneur de croire
 Que vous aurez bien de quoy boire.*

Ne voila-t-il pas un compliment
 bien juste pour estre fait par un
 Heros à une Deesse ; & n'avoüez-
 rez-vous pas qu'Ænée tourne les
 choses en galant homme. Que
 vous diray-je davantage : Les ter-
 mes de panse, de dondon, de co-

cuage , de gaultier garguille , & mille autres plus méchans encore font les riches expressions de cette sorte de Vers ; & c'est un genre d'écrire où l'élegance consiste principalement dans la barbarie. A ce compte il est bien aisé de se faire Auteur : Si l'on n'a pas l'avantage de produire les grandes choses de soy-mesme , ny d'imiter ceux qui les ont faites ; au moins on n'a qu'à barboüiller les bons Livres : Cette maniere d'agir est en usage , & l'on est aujourd'huy réputé pour habile homme , pourveu qu'on ait l'esprit d'être ridicule. Quoy j'auray travaillé toute ma vie apres un Poëme , j'y auray consommé mes soins & mon industrie , & l'on me viendra berner impunément ? On fera de mon Heros un faquin ? Et cette Muse agreable & toute divine qui m'animoit , ne sera plus qu'une Muse camarde & contrefaite ? Que ne brûloit-on mon Poëme , comme je l'avois ordonné par mon Testament , je n'aurois

pas receu cet outrage, je jouïrois d'un repos qui ne seroit troublé d'aucune inquietude, & j'aurois la satisfaction de voir qu'on regretteroit la perte de mes Vers, & que la veneration qu'on auroit pour ma memoire, ne pourroit estre affoiblie par les extravagances d'un esprit mal fait.

Sans mentir, interrompit Ovide, vous qui blâmez le juste ressentiment des autres, vous ne pensez gueres aux choses dont vous vous plaignez. Quand on vous auroit fait la plus grande injure qu'on se puisse imaginer, vous ne feriez pas plus de bruit; & vous ne prenez pas garde que le style Burlesque qui fait tout mon mal est une partie de vostre gloire. Oüy bien loin de fulminer des imprecations contre celuy qui vous a travesti, vous avez des actions de graces à luy rendre: Il a donné à vôtres Eneide dans le genre Burlesque, le même rang qu'elle tient dans le sublime: C'est par son moyen que

vous passez entre les mains du beau sexe qui se plaist à venir rire chez vous ; & Ityle pour Ityle, il a des graces folâtres & goguenardes qui vallent bien vos beautez graves & serieuses. Je vous en pourrois rapporter les preuves si ie n'avois l'esprit troublé d'autre chose : Mais sans entrer dans un détail que nous examinerons quand il vous plaira, je ne croy pas que vous veüilliez preterendre que vôte *QVOS EGO* soit meilleur que le *PAR LA MORT* de Scarron. Pleust à Dieu que ceux qui m'ont voulu rendre bouffon m'eussent aussi bien traité que vous l'estes, je n'aurois pas sujet de murmurer ; mais la difference en est si grande, que je n'y scaurois penser sans entrer dans une espece de desesperoir. J'ay bien fait des *Metamorphoses*, & cependant je n'aurois pû m'en imaginer une aussi ridicule que celle que l'on a faite de moy-même ; c'est la seule qui ne seroit jamais tombée dans mon esprit, & Phaëton ne fut pas plus

étourdy du coup de sa chute que je fus surpris de me voir si défiguré. Ne croyez pas neantmoins que je haïsse ce genre d'écrire; Je sçay qu'il a son merite particulier, & après tout je ne suis pas ennemy de la raillerie. Qu'on rie tant que l'on voudra; Qu'on fasse le plaisant, à la bonne heure, rien ne me plaist davantage qu'une naïveté ingenieuse; mais je ne puis souffrir des bouffonneries fades & insipides; il faut qu'elles soient assaiionnées d'un certain sel qui pique agreablement; & je veux que la Muse Burlesque anime toutes ses grimaces d'un air railleur qui ne soit apperceu que des beaux esprits. Scarron contre qui vous criez si haut étoit original en cette maniere d'écrire; il n'y a rien de plus naïf, ny de plus plaisant que ses Vers; il a des rencontres qui feroient rire Minos, & il a fait de vôtre Enée le Heros le plus Burlesque qui sera jamais: Tout le monde est de mon sentiment, &

vous-même luy rendriez cette justice , si vous auiez fait comparaison de vôtre Eneide travestie avec ma Metamorphose goguenarde. On a crû que pour me rendre risible , c'étoit assez que ie fusse hideux : On s'est persuadé qu'il ne falloit que des imaginations extravagantes dans ce genre de Poësie : On a ramassé tous les quolibets des Halles comme autant de fleurs ; Enfin l'on m'a barboüillé de tous côtez , mais d'une maniere qui me rend le plus pitoyable de tous les Poëtes.

Vous penetrez bien peu dans le sujet de mes plaintes , reprit Virgile , & vous fondez les vôtres bien mal. Quoy , parce que les Vers Burlesques de Scarron font rire , vous trouvez qu'il m'a fait honneur : Et dites-moy , s'il vous plaist , ay-je composé un Poëme Epique pour procurer plutôt des épanouïsemens de ratte que des transports d'admiration ? N'ay-je cherché des expressions nobles &

re levées, que pour les voir diffamer par des termes barbares & corrompus ? Et les sentimens heroïques que j'ay mis dans la bouche d'Énée devoient-ils servir de jouët & de marotte aux caprices d'un esprit follet ?

Mais apres tout, poursuivit-il, je veux que rien ne soit plus agreable que l'Eneide de Scarron : Pensez-vous que ce soit un avantage pour moy ? Et ne jugez-vous pas bien au contraire qu'il me dérobe tous les applaudissemens qu'on luy donne. Si ses Vers étoient froids & languissans comme ceux du Traducteur de vos Metamorphoses, il y a long temps que l'on n'en parleroit plus ; ils se seroient détruits d'eux-mêmes, & les beurrieres m'auroient vengé du tort qu'il me fait : Mais parce qu'ils sont agreables, à ce que vous dites, parce qu'ils sont propres à divertir les chagrins, je cours risque de pourrir dans un coin de Bibliotheque, pendant que Monsieur Scarron se-

ra l'ornement des cabinets ; & l'entretien des promenades. Consolez-vous donc , & rendez graces au destin qui vous a fait tomber sous la plume d'un Poëte crotté ; au moins rien n'empêchera que vous n'ayez les carresses du beau monde ; on ne vous laissera point à la proye de vers & de la poussiere ; & vous ferez de tous les voyages des honnêtes gens.

Scarron que la demangeaison de parler avoit pris , se sentant offensé par ce discours : Vous estes , dit-il , un peu colere , Monsieur Virgile , vous prenez bien vite la chèvre , ou pour mieux dire , car peut-estre n'entendez-vous pas ce proverbe , vous avez la tête bien près du bonnet : Il faut pourtant que vous riez malgré vos dents ; il ne sera pas dit que vous me ferez toujours la grimace , & foy d'Auteur , je vous reduiray bien à la raison. Je ne suis plus , Dieu mercy cul de jatte : Mon corps qui faisoit autresfois un Z , est maintenant plus droit qu'un I :

Jay toute la liberté de mes membres, & ma Muse pourroit bien donner quelque gourmade à la vôtre, si elle n'est plus reconnoissante de l'honneur que je luy ay fait. Sachez donc, Monsieur le Poëte Latin, que je suis Scarron, & si mon nom seul ne vous suffit pas, écoutez seulement ce que je vais dire. Je ne suis ny Philosophe; ny Medecin; ny Jurisconsulte, ny Mathématicien, ny Astrologue; ny Architecte, ny Rheteur, ny Grammairien: Je ne fais par conséquent ny Syllogismes; ny Ordonnances, ny Consultations, ny Campemens, ny Horoscopes, ny Edifices, ny Declamations; ny Syntaxes: Que fais-je donc, à votre avis, je ry en Prose & en Vers, selon que la fantaisie m'en prend: Tantôt je barboüille les amours de Monsieur Destin & de Madame de l'Estoille; quelquefois je me divertis avec la Rancüne: En d'autres rencontres je chante les proüesses de Typhon: Souvent je folleastre

avec Jodelet; & quand je ne say plus que faire, je badine avec vôtre dondon de Carthage. Voila comme je passe la vie : Sans moy il y a trente ans qu'on ne riroit plus en France; & si vous ne voulez rire comme les autres, prenez garde que je ne vienne à la tête de deux cent mille rieurs pour exterminer vôtre chagrin.

Alors Virgile se prit à rire, & tendant les bras à Scarron ils s'embrasserent si fort qu'ils ne purent quasi se quitter. Mais pendant qu'ils se donnoient reciproquement mille assurances d'une éternelle amitié, j'apperceus Lucain qui composoit son visage comme un homme qui se prepare à parler. Jay, dit-il, été tourné de toutes les façons. On me lit en Prose; on me voit en Burlesque; & l'on me trouve en vers heroïques. La Prose me tuë, le Burlesque me fait rire, & les Vers heroïques me charment. C'est pour leur rendre justice que je me leve : La grace

qu'ils donnent à mes pensées exige de moy cette reconnoissance , & je declare en plein Parnasse qu'ils ont des beautez qui égalent presque par tout celles de l'Original , & qu'ils les surpassent en bien des endroits ; témoins ces quatre Vers qui donnent une si noble idée de l'Ecriture.

*C'est de luy que nous vient cet
Art ingénieux
De peindre la parole , & de parler
aux yeux,
Et par les traits divers des figures
tracés.
Donner de la couleur , & du corps
aux pensées.*

S'il arrivoit donc que l'on condannât aujourd'huy tous les Auteurs qui se sont mélez du Burlesque, je supplie Apollon & les Muses ses divines Sœurs , d'avoir quelque considération pour Brebeuf. Je suis plus intéressé dans son Burlesque que personne ; mais quand je con-

fidèle l'honneur qu'il m'a fait d'ailleurs, je n'ose me plaindre d'un petit divertissement qu'il a voulu prendre à mes dépens : Si c'est une faute qu'il a faite, elle est trop légère pour la punir ; Il y auroit de l'injustice de luy vouloir mal pour un Livre de la Pharsale, & sans doute qu'il a crû par cet essay rendre plus merveilleux ses Vers heroïques, & laisser la posterité en doute, si celuy qui avoit écrit : *Je chante deux Bourgeois de Rome*, pouvoit être le même qui avoit dit : *Je chante cette Guerre en craantz & feconde, &c.*

A peine Lucain eut-il achevé ces Vers, que je vis paroître Seneque le Philosophe, dont le front tout échauffé me fit croire qu'il n'avoit été Stoïque pendant sa vie que par grimace. Je ne viens point, dit-il, en regardant Apollon, pour declamer contre les Traducteurs de mes Oeuvres, j'en aurois peut-être autant de sujet que pas un de ceux qui ont parlé avant moy : Mais je laisse

toutes ces choses qui seroient trop longues à raconter , pour venir à l'entreprise la plus hardie & la plus temeraire qui ait jamais été faite dans l'Empire des belles Lettres. Un homme qui ne seut jamais un mot de Latin , qui n'avoit pas mesme les premiers Elemens de la Philosophie des Stoïques , un miserable qui avoit mis en trafic le galimatias ; Enfin la Serre a fait mon esprit sans me connoistre. Comme il avoit oüy dire que mon nom étoit de quelque consideration dans le monde ; que ma Philosophie s'étoit acquise quelque credit par ses maximes nobles & genereuses ; Il a crû que je luy pouvois valloir quelque chose , il a mis mon nom à l'Encan , & sous le titre specieux *d'esprit de Senecque* , il a fait passer toutes les extravagances de son imagination déreglée. Cet homme qui ne vivoit que d'Epistres dedicatoires , & qui se faisoit un revenu des titres trompeurs de ses Livres ; a trouvé des Protecteurs &

des Libraires; Ils ont recompensé la fourbe qu'il leur a faite, & dans quatre Volumes qu'il leur a donnez, il n'y a quasi que mon nom qui soit de moy. Cependant jugez quelles peuvent estre les consequences de cette action, & s'il ne faut pas avoir une ame plus que Stoïque pour n'en estre pas touché.

Je ne croyois pas, interrompit Tacite, qu'il y eût aucun exemple du mauvais tour que l'on m'a joué; mais à ce que je voy, j'ay un compagnon dans ma disgrace, & nous n'avons tous deux qu'un même Auteur de l'injure qui nous est faite. Oüy ce même la Serre a composé un Livre de mes Maximes Politiques, sans les avoir jamais leuës. Ce Livre se vendoit desia qu'il ne savoit pas encore si j'avois écrit en Grec ou en Latin, si j'étois Historien ou Philosophe : Et parce que je passois au bruit commun pour assez bon Politique, il a fait cet Ouvrage à tout hazard, & il a mieux aimé chercher mes pensées

dans son esprit que de les tirer de mes Histoires. Depuis que l'on fait des Livres, je ne pense pas qu'on ait oüy parler d'une pareille entreprise. On a bien veu des gens qui se sont faits Auteurs par des pillages ; mais voicy la premiere fois qu'un homme a eu la hardiesse de débiter ses méchans écrits sous des noms fameux, & de se rendre l'interprete d'un Auteur qu'il ne connoist pas.

La Serre qui avoit entendu toutes ces plaintes, se resolut d'y répondre, & s'assurant auparavant de la protection de Nerveze & des Escuteaux ses grands amis, il prit la parole de cette sorte.

Il est étrange, dit-il, qu'on me fasse des reproches apres ma mort sur des Livres dont on ne m'a rien dit pendant ma vie ; & je ne comprend pas comment on ose en parler mal apres le bon argent que j'en ay receu ! Y a t. il d'autres marques de la bonté d'un ouvrage que le profit qu'en tire l'Auteur, pourveu

qu'il soit payé de son Patron & du Libraire aussi avantageusement que je l'ay toujours été, n'est-ce pas une Heresie que de douter de son mérite? Et y a-t-il de meilleures pensées, ny qui pesent plus que celles que l'on recompense au poids de l'or. Pour moy, poursuivit-il, je vous l'avoüe, je n'ay presque point travaillé pour l'immortalité de mon nom: j'ay mieux aimé que mes ouvrages me fissent vivre, que de faire vivre mes ouvrages; & j'ay toujours crû qu'un homme sage devoit preferer les pistoles de son sieclé aux vains honneurs de la posterité. C'est pour cela que je ne me suis point mis en peine de garder cette fidelité scrupuleuse, & cette regularité si exacte qui n'apportent tout au plus qu'un peu de gloire. Je n'ay cherché que l'expedition: J'ay laissé aux autres le soin de bien écrire, & je n'ay pris pour moy que celui d'écrire beaucoup: Enfin dans un temps où j'ay vû qu'on vendoit si bien les méchans Livres,

j'aurois eu tort, ce me semble, d'en faire de bons.

Il est vray, continua-t-il, que j'ay fait l'esprit de Seneque, & les maximes politiques de Tacite, sans avoir eu aucune connoissance de l'un ny de l'autre: Mais bien loin d'en recevoir des reproches, je prend que j'en merite^o des loüanges. J'aurois bien pû copier ces deux grands hommes si j'avois voulu; mais j'ay consideré qu'apres tant de Livres faits pour de l'argent; il étoit temps que j'en fisse quelqu'un pour ma gloire; & dans cette pensée legitime j'ay cherché sur mes derniers jours une maniere de composer toute nouvelle, & qui me pût élever au dessus des Ecrivains de mon siecle. Je n'en ay point trouvé de plus merveilleuse que de donner l'esprit ou les maximes d'un Auteur qu'on ne connoist pas. Tout le monde peut aisément traduire Seneque, & recueillir les belles pensées de Tacite, il ne faut pour cela que sçavoir lire; mais on n'a vû personne jusques à present

qui ait parlé de leurs Ouvrages sans les avoir leûs , & qui se soit fait leur interprete par divination. Ce secret admirable , & qui passera par tout pour un prodige , m'étoit réservé ; & j'avois si bien résolu d'en profiter , que si le Ciel eût prolongé ma vie de quelques années , j'aurois laissé au public l'esprit universel de toutes les Bibliothèques sans les cōnoître. N'en déplaise donc à ces Messieurs , ils s'emportent sans raison contre moy , ils ne pensent pas serieusement à ce qu'ils disent ; car apres tout , quand il seroit vray qu'on ne pourroit trouver aucunes de leurs paroles dans les Livres dont ils se plaignent , je ne voy pas que ce soit un juste sujet de m'accuser , puis qu'on ne leur peut rien imputer dans un Ouvrage , auquel ils n'ont point contribué de leurs pensées. Mais enfin qu'importe qu'on prenne l'esprit de la Serre pour celuy de Seneque ? N'est-on pas encore trop heureux de me posséder , & me peut on re-

fuser

fuser des actions de graces pour une tromperie si avantageuse. Je ne pretend point faire icy le vain, je respecte le merite du Philosophe & de l'Historien qui m'accusent : Mais je ne say pas encore qui de nous trois le doit ceder aux deux autres. Qu'on appelle mon style galimatias si l'on veut, ce galimatias a eu pour luy la fortune ; il s'est rendu celebre par toute la France ; il a passé avec honneur chez les Estrangers, & je n'ay point fait gemit de presse qui n'ait enrichy le Libraire. Avec une main de papier que je barbouillois j'ay triomphé en mille endroits de l'Europe ; j'ay pris pour Duppes tous les Pays-Bas, & le feu Roy de la grand' Bretagne a recompensé mon travail par des medailles precieuses. Jamais homme eût-il une imagination plus vive qu'étoit la mienne, je composois un Livre en une soirée, auquel je n'avois pas même songé deux heures auparavant : Ma plume toujours volante ne pouvoit

suivre la rapidité de ma pensée, & souvent j'ay fait des Ouvrages entiers sur le dos de mon Imprimeur.

Seneque & Tacite surpris de la réponse de la Serre s'entreregarderent en souûriant, & témoignèrent par leur silence qu'ils avoient pitié de sa folie; mais la Serre n'en voulut pas demeurer là, & reconnoissant à leur air qu'ils ne l'estimoient pas assez pour luy répondre, il reprit la parole à peu près de cette maniere.

Chacun, dit-il, se rend illustre à sa façon. J'ay connu des Auteurs qui n'ont jamais fait aucun ouvrage: J'ay veu admirer des Predicateurs qui n'étoient que des perroquets en Chaire, leurs Sermons ne leur coûtoient que huit sols & de la memoire, & moy-même qui vous parle, j'en ay composé de commande pour des Abbez qui faisoient quelque figure dans le Clergé. Je ne suis donc pas graces aux Muses, de ces malheureux esprits si disgraciez: Cent volumes que

J'ay mis au jour ne prouvent que trop bien la fertilité de ma plume, & les différentes impressiions qu'on en a faites sont des marques assurées de leur bonté. J'ay prononcé des harangues qu'on a receuës avec des applaudissemens extraordinaires. J'y citois des Auteurs qui ne furent jamais ; & pour satisfaire le goût des curieux, je rapportois les inscriptions d'Anciennes Medailles que mes Auditeurs ny moy n'avions jamais veuës. Tout cela, je l'avoüe, venoit de la fecondité de mon imagination : Mais qu'importe de quoy l'on se serve, pourveu qu'on trouve le secret de plaire, on ne doit étudier que pour cela : Et quand on a cet avantage de soy-même, l'étude est une occupation vaine & sterile. J'ay donné au Theatre plusieurs Tragedies en prose, sans sçavoir ce que c'estoit que Tragedie. J'ay laissé la lecture de la Poëtique d'Aristote & de Scaliger à ceux qui ne sont pas capables de faire des regles de leur

chef, & sans parler du sac de Carthage ny de Sainte Catherine qui ont esté représentées avec succez, on fait que Thomas Morus s'est acquis une reputation que toutes les autres Comedies du temps n'avoient jamais eüe. Monsieur le Cardinal de Richelieu qui m'entend a pleuré dans toutes les représentations qu'il a veüs de cette piece. Il luy a donné des témoignages publics de son estime; & toute la Cour ne luy a pas été moins favorable que son Eminence. Le Palais Royal étoit trop petit pour contenir ceux que la curiosité attiroit à cette Tragedie. On y süoit au mois de Decembre, & l'on tua quatre Portiers de compte fait la premiere fois qu'elle fut jouée. Voila ce qu'on appelle de bonnes pieces: Monsieur Corneille n'a point de preuves si puissâtes de l'excellēce des siennes, & je luy cederay volontiers le pas quand il aura fait tuer cinq Portiers en un seul jour.

Alors Ciceron avec sa gravité de

R E F O R M E'. 43

Consul Romain, se tournant vers Apollon prit la parole de cette sorte : Puis que vostre Divinité, dit-il, veut reformer tous les abus qui se sont introduits sur le Parnasse, vous devez considerer qu'il n'y en a point de plus grand que celuy qui regarde l'Eloquence. Le monde est plein de faiseurs de dissertations, de composeurs de nouvelles, d'Auteurs de lettres gallantes & de billets doux. Voila l'occupation la plus ordinaire de ceux qui sont aujourd'huy profession d'écrire; Ils abandonnent leurs plumes à des bagatelles, ils travaillent, disent-ils, à des bijoux, & avec deux feuilles de papier pleines de *Car enfin*, de *Sans mentir*, & d'*En verité* ils ont l'orgueil de s'élever au dessus des plus fameux Orateurs. La grande Eloquence les effarouche; ils ne jurent que sur le badin & l'enjoué, & pourveu qu'ils soient les Heros de quelques ruelles, qu'ils y reçoivent un peu d'encens, ils renoncent aux hon-

neurs publics & aux applaudissemens du Senat. Quand je recherche la cause de ce desordre, je n'en trouve point de plus vray-semblable que la liberté qu'on laisse à certains Pedans de me déchirer impitoyablement dans les Commentaires qu'ils font sur mes Oraisons. Ils donnent de moy des Leçons si ridicules à leurs Disciples, qu'ils ne daignent pas me regarder lors qu'ils sont à la fin de leurs études. Ils parlent de Cicéron comme d'un Livre des basses Classes ; ils ne le croient bon que pour des enfans, & ils pensent avoir donné une belle marque de la solidité de leur jugement, quand ils ont fait quelque raillerie sur moy. Il n'est pas juste que des Oraisons prononcées, ou devant un Peuple Maître de l'Univers, ou dans un Senat qui decidoit de la fortune des Rois, ou en la présence d'un Empereur le plus grand qui sera jamais, ne soient levées que par des enfans qui les regardent comme leur supplice, qui ne sont

pas-même capables de les comprendre, & qui ne les mettent dans leur memoire que pour les oublier un moment apres. Il est temps que l'on me fasse raison de cette injustice ; on n'en sauroit trouver de plus grande dans l'Empire des belles Lettres: Et il est bien raisonnable qu'apres tant de mauvais siecles passez dans les Colleges, je respire un air plus pur & plus libre dans les cabinets des Savants & dans les assemblées des beaux esprits.

Le Maistre, celebre Avocat du Parlement de Paris, étoit attentif à la remontrance de Ciceron, & croyant qu'il y alloit de son interest de l'appuyer: Il est vray, dit-il, que l'Eloquencen'est point si generalement cultivée par les François, comme elle étoit autrefois par les Romains: Aussi n'y a-t-il point en France de Consulats à donner pour de belles paroles, & toutes les esperances d'un bon Orateur ne valent pas le commerce d'un Mar-

46 LE PARNASSE
chand, ni les subtilitez d'un homme
d'affaire.

D'ailleurs, ajouta-t-il, on reçoit de jeunes gens au Barreau encore tout couverts de la poussiere des Ecoles, & qui n'ont pas même quitté les puerilitez de leurs premières années. On les reçoit, non pas pour écouter seulement, mais on souffre qu'ils parlent & qu'ils declament comme s'ils étoient sur les Theatres de leurs Colleges. On permet qu'ils défendent des causes qu'ils n'entendent pas, & l'on veut bien que la fortune d'une famille soit le jouët d'un enfant. Leurs Peres, qu'une sorte d'ambition rend encore plus aveugles qu'eux, leur cherchent des causes de tous côtez; Ils en supposent, de peur d'en manquer, ils en achètent mêmes assez souvent, & il n'y a point d'affaire importante où ils ne leur mandient une intervention, quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir de leur entendre dire *I'employe*: S'ils ont

à prononcer quelque chose davantage, ils prennent un ton de démoniaques, on croiroit que tout est perdu; Ils mêlent le Ciel, la Terre & les Enfers; ils foudroyent, ils tempêtent, ils jettent le feu par les yeux, & ils ne cessent point de crier qu'ils n'ayent desespéré leurs Juges & leurs parties.

Que dirons-nous, adjouâta Gaudier, de ces Orateurs Praticiens qui ne parlent que forclusion, que deboutté de deffenses, que fin de non recevoir, & qui considerent comme autant de graces tout ce qu'il y a de barbare dans la chicane? Ce sont des Avocats à griefs & à contredits; Ils ne savent que le Praticien François, ils ne connoissent Cicéron & Aristote que par tradition, & tout leur esprit est dans leur sac. Encore s'ils se contentoient de demander des deffauts ou des rapports de Sentences, & s'ils ne se rencontroient qu'au Bailage ou à l'Electiion, on feroit grace à leur barbarie; mais ils veulent

paroître à la Grand'Chambre, & mettent entre les titres glorieux de leurs familles une Playdoirie de quatre Audiences, dans laquelle ils auront fatigué leurs Juges de mille dattes embarrassantes, d'un grand nombre de faits inutiles, & du recit ennuyeux d'une longue procedure.

Pourquoy nous venez vous embarasser de vostre Palais, interrompit Pline, n'avons nous pas aujourd'huy des affaires plus importantes à regler? n'y-a-t-il pas de bons Presidens pour empêcher le desordre qui vous irrite? & n'ont-ils pas appris à bien interrompre & à faire conclure malgré qu'on en ait? Si quelqu'un a juste sujet de se plaindre c'est moy. Je croiois que la gloire de mon Panegyrique se conserveroit toute entiere jusques à la fin des sieclés; mais je reconnois, il y a long-temps, que le mépris qu'on a conceu pour cette sorte d'ouvrage, a passé jusques au mien. A peine me regarde-t-on mainte-

nant, & le seul nom de Panegyrique effarouche d'abord tous les delicats. Ce mépris vient sans doute de ce que ces pieces sont devenues trop communes. Tout le monde en fait, & personne n'en fait faire; & il n'y a point de distillateur de galimatias qui n'ait la vanité de s'ériger en Plinè troisiéme, ne pouvant m'ôter la qualité de second. Ce qui me fâche le plus en cela, c'est que je suis toujours mêlé dans leurs folies, & depuis plus de quinze cent ans il ne s'est pas fait un méchant Panegyrique où l'on ne m'ait mis en morceaux. N'y a-t-il pas moyen que l'on se défasse à la Cour de la vanité ridicule de certains grands Seigneurs qui cherchent de l'encens par tout. S'ils étoient bons Juges des Eloges que l'on fait d'eux, & qu'ils eussent l'esprit de laisser morfondre leurs Panegyristes, ils n'y retourneroient pas deux fois; mais ils les payent mieux que leurs Creanciers, & ils ne voudroient pas pour cent

pistolles que Rangouze les eût oubliées dans ses Lettres. Depuis que les Epistres dedicatoires sont devenuës des Panegyriques, il n'y a point eu de Fermier des cinq grosses Fermes, point de petit Abbé, point de Conseiller d'Etat de cinq cent livres, point de miserable Financier qui n'en ait acheté quelque-une. Ces amateurs de fumée veulent du moins une fois en leur vie être comparez à Hercule; Ils veulent qu'on leur fasse étouffer des monstres dans leur berceau, & ils croient que pour leur argent on ne sauroit leur donner trop de prudence, de generosité & de sagesse. Quelle joye pour eux quand un Auteur fait querelle à leur modestie, quand il proteste de lever le voile qui cache leurs belles qualitez, & lors qu'animé de la grandeur de son sujet, il enrage de n'avoir pas la liberté de s'étendre sur une si vaste matiere, & de se voir enfermé dans les bornes étroites d'une Epistre. Ces belles figures

les chatouillent jusqu'au fond de l'ame ; Ils ne feroient pas alors comparaison avec tous les hommes illustres de Plutarque ; Ils s'imaginent que leur gloire va voler par tout l'Univers , & se separans bien loin du vulgaire , ils rencherissent sur la gravité de Caton.

Il alloit continuer quand Ronsard parut à la tête de Dubellay , de Dubarras , de Bertaud , & de Desportes , & se tournant tout d'un coup vers Appollon , dit que dans l'occasion heureuse d'une reforme generale , il avoit resolu avec ses confreres de faire une remontrance touchant les abus arrivez dans la Poësie depuis leur siecle. Nous avons , dit-il , jusques icy retenu nos plaintes dans l'esperance que les choses pourroient changer , & se rétablir en leur premier état de perfection : Mais apres avoir reconnu avec tout le déplaisir imaginable que la pureté , la force & la dignité des Vers s'alteroient tous les jours de plus en plus , nous

aurions crû être coupables de tout le mal qui peut arriver ; si nous ne nous estions assemblez pour y donner ordre , & deliberer des remedes necessaires pour le détourner.

Il y a , poursuivit-il d'un air grave , des esprits mal faits , qui sans avoir égard à la dignité des Vers, en ont fait les interpretes de leur impieté. Ce langage des Dieux est devenu par leur licence effrenée le langage de la Volupté la plus criminelle : Et c'est de ces Poëtes nez pour le feu que sont sortis tant de Vers satyriques , dont la memoire ne s'effacera jamais tant qu'il y aura du vin & des filles de plaisir. Ils n'ont rien épargné sur la Terre & dans le Ciel : Leur plume a répandu son ancre envenimée sur la vertu la plus pure : Elle a noircy de ses traits infames toutes les Divinitez : C'est elle qui a jetté tant d'ordures sur les amours de Jupiter , qui a fait mille médisances de Junon , qui nous a représenté

Venus comme une coureuse ; Il n'y a rien de sale qu'elle n'ait écrit de l'amour : Elle a placé son Trône dans le centre des impuretez : Elle a attaqué la chasteté des Muses devant qui je parle , elle en a fait des prostituées , & il n'a pas tenu à elle , ajouta-t-il , en s'adressant à Apollon , que vous n'ayez passé dans le monde pour la terreur de toutes les Vierges. Mais que n'a-t-elle point dit de Vulcain ? De quelles infamies n'a-t-elle point fouillé sa forge ? Son insolence a passé mêmes jusques aux Enfers, elle s'y est divertie de Pluton , & elle a écrit cent contes impies de son mariage avec Proserpine.

Il est vray , interrompit Dubartas , que ces esprits libertins ont profané la Poësie ; mais le plus grand mal qui luy soit arrivé ne vient point de là , il n'en faut attribuer la cause qu'à certains rimeurs qui font les illustres si-tôt qu'ils ont fait un méchant Madrigal ou quelque froide Epigramme. On

54 LE PARNASSE
ne fait plus, poursuivit-il, aujourd'hui ce que c'est que d'expressions Poétiques : Pourveu qu'on soit assez heureux pour rencontrer la rime & la mesure, on se persuade que tout le reste n'est rien ; on appelle faire des Vers aisez & naturels quand ils sont foibles & languissans ; & tel a composé des recueils entiers de Poësies, que si l'on en ostoit les rimes il n'y resteroit que des termes fades qui ne feroient pas même une bonne Prose. Il n'y a guere de Marquis qui ne se pique de versifier, ces esprits prompts & impatiens veulent faire une Elegie en demye-heure, & ils aiment mieux un impromptu qui ne vaut rien, qu'une bonne piece qui leur coûteroit une matinée. Ce sont des faiseurs de Sonnets à outrance ; Ils se jettent à corps perdu dans ce genre de Poësie, & il ne se passe point de jour qu'ils n'en donnent un ~~à leurs amourettes~~. Sitôt que leur mauvaise veine leur a fourni quelque chose ils le répan-

dent dans toute la Cour : Deux ou trois coquettes de leur intrigue les appuyent de leurs suffrages, & avec cela ils se font passer pour beaux esprits, & les Libraires viennent leur demander leurs Ouvrages.

Ce que vous dites de ces Marquis à Sonnets & à Madrigaux est bien remarqué, reprit Ronfard, leur alimantias de Cour a corrompu toutes les beautez de nôtre art. Leur stile qu'ils appellent tendre & coulant a rendu la Poësie toute molle & effeminée, & au lieu de cette noble fureur qui enfantoit autrefois les grands Ouvrages, on ne voit plus maintenant qu'un emportement ridicule qui ne produit que des bagatelles. Mais ce que je trouve de plus plaisant dans leur boutade & que vous ne dites pas, c'est qu'ils seroient fâchez de faire de meilleurs Vers, de crainte qu'on ne les crût Poëtes. Voila une étrange politique de se rendre ridicules en craignant de le devenir, & de rejeter la reputation de bon

Poëte pour acquerir celle de méchant versificateur. Ecoutez les, je vous prie, parler ces Messieurs les distilateurs de maximes douces & amoureuses, ils n'ont autre chose dans la bouche que ces paroles : *Je me donne au Diable si je suis Poëte, & si je say seulement ce que c'est qu'entouziisme. Je fais des Vers, il est vray, mais c'est pour tuer le temps, encore ce sont de petits Vers galants que je compose en me peignant, Je laisse aux Poetes de profession tout ce grand attirail de fictions & de termes empoulez, je m'arrête seulement aux expressions tendres & delicates, & je croy, Dieu me damne, avoir attrapé cet Air de Cour, dont la maniere badine dame le pion à la gravité des Scavans.*

Ainsi poursuivit-il, ils ne li-ment point leurs Vers, ils embrassent tout ce qui tombe d'abord sous leur miserable plume, & ils renoncent au bon sens pour une pensée qui brille & qui ébloüit. Leur

veine est un filet , elle ne coule que par gouttes , elle est trop foible pour les grands desseins , & une Elegie la met bien souvent à sec. C'est ceux-là neantmoins dont on recherche avec plus de curiosité les ouvrages. On admire en eux ce tour Cavalier qui n'est , à vray dire , qu'une facilité de mal faire , & l'on abandonne la lecture des grands Poëtes , chez qui les choses fortes & solides se rencontrent parmi les belles & les agreables. A peine tous tant que nous sommes , avons-nous pû tenir quelque rang dans la Cour de Henry IV. nous y passions déjà pour des Auteurs Gaulois ; & la negligence des Ecrivains a si bien secondé la barbarie de ce siecle , que l'on ne connoist plus nos Poësies que par le mépris que l'on en fait.

C'en'est point , interrompit Malherbe , pour m'opposer à la reforme dont vous parlez , ny pour donner atteinte à vôtre reputation que j'entreprends maintenant de

vous répondre. J'ay une veneration toute particuliere pour cette fameuse Pleiade, qui dans le siecle dernier a fait l'honneur des Muses Françoises, & l'ornement de la Cour de deux grands Rois : Mais je ne puis cacher plus long-temps ce que j'ay toujourns pensé de vous, & je dois à la reforme dont nous parlons, les observations que j'ay faites sur vos ouvrages. Il faut demeurer d'accord qu'il y a dans vos Poësies de belles & de grandes fictions qui les soutiennent encore malgré la rudesse de vôtre vieux style : L'invention qui est l'ame des Vers ne manque point dans les vôtres ; elle y paroist avec avantage, & l'on ne peut nier que vous n'ayez quelques beautez assez regulieres qui seront du goust de tous les siecles : Mais pardonnez-moy si je dis que l'amour de l'Antiquité vous a perdus, vous avez crû qu'un Poëte devoit paroître savant, & c'est ce qui vous a engagez dans ce mauvais amas de Fables & d'Epi-

retes recherchées dont l'intelligence dépend d'une profonde lecture des Livres Grecs & Latins. Vous avez mieux aimé dire *Des sages Gregeois l'honneur Prienien*, que de mettre simplement *Bias. L'Ecumiere fille* vous a plû davantage que *Venus*. Vous avez exprimé l'amour par mille circonlocutions obscures, & qui demandent des Commentaires ; & vous vous estes imaginez qu'un habile Poëte devoit s'enfoncer dans le labyrinthe des Antiquitez les plus cachées pour se dérober à la connoissance du Peuple. Pardonnez-moy, je vous le dis encore, vous vous êtes lourdement trompez, il falloit un peu vous humaniser davantage, vous ne deviez pas tant vous infatuer d'Homere ny de Pindare, il valloit mieux songer à plaire à la Cour, & considerer que les Dames qui font la plus belle moitié du monde, & le sujet le plus ordinaire de la Poësie, ne savent ny Latin ny Grec. Combien trouverez.

60 LE PARNASSE
vous, je ne dis pas de Courtisans,
mais de gens doctes qui puissent
entendre ce Sonnet.

SONNET.

HA qu'à bon droit les Charites
d'Homere
Un fait soudain comparent au pen-
ser,
Qui parmy l'air peut de loin de-
vançer,
Le Chevalier qui tua la chimere.

Si tôt du vent une nef passagere
Poussée en Mer ne pourroit s'élan-
cer,
Ny par les champs ne le sauroit
lasser
Du faux & vray la prompte messa-
gere.

Le vent Borée ignorant le re-
pos,
Conceut le mien de nature dispos
Qui par la mer & par le Ciel en-
core,

*Et sur les champs animé de vi-
gueur*

*Comme un Zetès s'envole apres
mon cœur*

*Qu'une harpye en se joiuant de-
vore.*

Avoüez-le franchement, ajoû-
ra-t-il, vous aviez grand besoin de
Muret pour attraper votre pensée.
Vôtre sonnet, quoy que rempli
d'un beau sens, étoit bien mal sans
son Commentaire, & vos Charites
d'Homere, vostre Chevalier
tueur de chimere, vôtre prompt
Messagere du faux & du vray; En
un mot vôtre Zetes auroient em-
barrassé bien des Lecteurs sans
compter toutes les Lectrices. Vos
œuvres me fourniroient mille e-
xemples de cette force; mais il suf-
fira d'en rapporter encore un qui
vous doit convaincre de l'aveugle-
ment de vôtre siecle.

SONNET.

IE ne suis point ma guerriere
 Cassandre
 Ny Myrmidon, ny Dolope sou-
 dard,
 Ny cet Archer dont l'homicide
 dart
 Tua ton frere, & mit ta Ville en
 Cendre.

Un camp armé pour esclave te
 rendre
 Du port d'Aulide en ma faveur ne
 part:
 Et tu ne vois au pied de ton ram-
 part
 Pour t'enlever mille barques des-
 cendre.

Helas je suis ce Corebe insen-
 sé,
 Dont le cœur vit mortellement
 blessé,
 Non de la main du Gregeois Pe-
 nelée.

Mais

*Mais de cent traits qu'un Ar-
cherot vainqueur
Par une voye en mes yeux rece-
lée,
Sans y penser me tira dans le
cœur.*

Vous avez passé jusqu'à l'admiration pour ce Sonnet. Les Poètes de vôtre temps qui avoient le même goust que vous l'ont aussi regardé comme une merveille : Mais croyez-vous tout de bon que vôtre Cassandre pour qui vous l'aviez fait en eût une pensée si avantageuse ; Peut-on s'imaginer qu'elle connût ce *Frere* que vous luy donnez ? Pensez-vous que le *Dolope soudart*, le *Myrmidon*, le *Corebe insensé*, & le *Gregeois Penelée* luy fussent des noms fort intelligibles ? Et n'étoit-ce rien pour une fille que d'avoir à déchiffrer toutes les Fables du Siege de Troye ?

Voilà donc la premiere observation que je fais sur vos Poësies

mais il y en a encore une autre qui ne me semble pas moins importante ; elle regarde les licences que vous vous êtes données, & qui sont si fréquentes dans vos Vers. Je ne suis point de ces critiques severes qui condamnent jusques aux moindres libertez : Il est permis aux grands Poëtes de s'affranchir quelquesfois des regles communes ; mais il y a des licences que je ne saurois souffrir en qui que ce soit, & que le credit d'un Auteur celebre ne me feroit jamais approuver. La plus-part des vôtres sont de cette nature-là ; vous vous êtes attribuez un empire absolu sur tous les mots, vous les avez accommodez à tous vos besoins, vous avez retranché des syllables à ceux dont la longueur vous incommodoit, vous en avez ajouté à d'autres qui vous paroissent trop courts, vous y avez même changé des lettres, & souvent vous avez écrit *Nouds* au lieu de *Nends* pour ne point mettre vostre esprit à la

torture dans la recherche d'une rime. Lors que nostre langue ne vous fournissoit pas les termes que vous desiriez pour exprimer vos pensées, vous n'avez point fait difficulté d'en inventer; c'est de vous, poursuit-il, en regardant Dubartas, que nous tenons *le floflotant Nerée*, & sans doute que vous avez pris pour une découverte heureuse cet autre vers *du Moulin brisegrain la pierre ronde-plate*. Dailleurs vous vous estes chargez de mille mots Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, & Lyonnois, que fort peu de personnes entendent; & le jargon des Basques & du bas-Breton a trouvé chez-vous un azile qui vous fait plus de tort qu'il ne leur profite. En verité si l'on en usoit encore de cette façon il seroit bien aisé de devenir Poëte; on ne manqueroit guere de rime, puis qu'il n'en coûteroit que le changement d'une lettre; on trouveroit toujours sa mesure par le retranchement ou par l'addition d'u-

ne syllable, & l'on ne souffriroit point de la pauvreté de la langue, puis qu'on tireroit des mots de tous les jargons.

Desportes qui meditoit depuis long-temps de se vanger du mépris que Malherbe a toujours fait de ses Poësies, ne manqua pas de se servir de cette occasion favorable, où le pretexte de la deffence de Ronfard luy donnoit lieu de couvrir son animosité particuliere, & le regardant d'un œil fier & dédaigneux: Je fay bien, dit-il, que le Prince des Poëtes n'est rien pour vous; ses ouvrages n'ont pas assez de grace pour vous plaire, votre goust est trop delicat pour sa Poësie savante, & vous n'aviez autrefois acheté ses œuvres que pour les rayer d'un bout à l'autre comme le Livre du monde le plus méchant. Si chacun étoit aussi injuste & capricieux que vous, vos Poësies courroient risque d'une semblable fortune, & l'on ne feroit point graces à cent bassesses qui

s'y rencontrent. Vous êtes bienheureux d'avoir trouvé de l'indulgence dans votre siècle, vous en aviez autant de besoin qu'un autre, & j'ay recherché cent fois dans vos Vers, sans le découvrir, ce qui pouvoit leur avoir acquis la réputation qui vous a rendu si vain. S'il y a quelques mots barbares dans Ronfard, s'il a pris des libertez extraordinaires, en recompense de ces choses qui n'étoient pas des fautes dans son temps, il a de l'invention, il est plein de fictions agreables, & l'on voit regner dans ses vers cette divine fureur qui fait les vrais Poëtes : Mais vos meilleures pieces ne sont le plus souvent que des paroles. S'il s'y rencontre quelque belle saillie elle n'est qu'à demy poussée, les forces vous manquent dans les grands desseins, & même aux petites pieces galantes qui doivent briller par tout, vous faites paroistre si peu d'esprit, que je baaille encore quand il m'en souvient. Que vous semble de ces Vers que vous avez

68 LE PARNASSE
faits pour le Ballet de Madame ?

*Cette Anne si belle
Qu'on vante si fort,
Pourquoy ne vient-elle,
Vrayment elle a tort.*

*Son Louys soupire
Après ses appas,
Que, veut-elle dire
De ne venir pas.*

*S'il ne la possède
Il s'en va mourir,
Donnons y remede
Allons la querir.*

Vous ne pouvez pas vous excuser sur la bassesse du sujet, cela ne se peut pas dire à l'occasion d'une Reyne qui n'inspire rien que de grand & de magnifique.

Cependant ces vers & beaucoup d'autres de même sorte que je pourrois rapporter, n'empêchent pas que vous ne vous donniez de l'encens : Si l'on vous en croit, il n'y eut jamais de plus grand Poëte que

vous en France : Toutes les Couronnes des Princes qui ne sont point faites de vostre main sont perissables : Le plus grand des Rois auroit été malheureux s'il ne vous avoit eu pour témoin de ses victoires, & afin d'achever vostre Eloge par vous-même,

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Vous pouvez demeurer dans cette vaine pensée, ce n'est pas mon dessein de troubler vôtre chimere, mais vous saurez qu'il y a de plus grands Poëtes que vous qui n'ont pas tant presumé de leurs Poësies, & qui n'ont osé dire en faveur de leurs poëmes Epiques, ce que vous dites de quelques sonnets communs, & de quelques Odes assez imparfaites.

Cette remontrance de Desportes excita un grand bruit sur le Parnasse ; mais à peine commençoit-il à s'appaiser que de l'Etoile prit la parole, & se tournant vers Apollon : Il me semble, dit-il, qu'on a fait assez de remontrances sur les

70 LE PARNASSE
écrits des Poëtes ; il est temps de parler de leur conduite, puis que c'est de là que vient tout le mépris que l'on a fait de la Poësie. La plus-part de ceux qui se mêlent de ce bel art sont dans de continuelles rêveries , ils n'ont jamais l'esprit où ils sont ; il y a toujours de l'égarement dans leurs yeux, & au milieu de la plus agreable compagnie il leur arrive des distractions qui ne vont pas loin de l'extravagance. Ils se laissent tellement posséder par la fureur Poëtique, qu'ils font des Poëmes en marchant ; ils grimacent dans les rues comme dans leur cabinet ; & si par hazard ils sont abordez par quelque personne de leur connoissance, ils paroissent tout interdits, & l'on diroit qu'ils sortent de quelque profonde meditation, ou qu'ils reviennent d'une grande extase. Leur chevelure en desordre, la salleté de leur linge, & la figure grotesque de leurs habits déchirez les rendent la risée des plus serieux : Ils don-

nent des farces au peuple autant de fois qu'ils s'exposent en public. Leur visage de Poètes est décrié par toutes les rues, & l'on en fait des peintures sur le Theatre. Il n'est pas croyable combien cette maniere de vivre les rend ridicules; c'est de là que vient cette grande aversion que beaucoup de gens ont pour les vers, & l'on ne met plus guere de difference entre un Poète & un extravagant.

Vous vous mettez en peine de peu de chose, dit alors brusquement Tristan; laissez vivre les Poètes à leur fantaisie? Ne savez-vous pas qu'ils n'aiment point la contrainte? Et que vous importe-t-il qu'ils soient mal vêtus, pourveu que leurs vers soient magnifiques: Ne vous y trompez point, cette grande negligence d'eux-mêmes est la source des plus belles Poësies; ils ne sont ainsi détachés du monde que pour faire leur Cour aux Muses avec plus d'affiduité; & tandis que leurs yeux vous paroif-

sent égarez, leur imagination cherche des merveilles qui vous ravissent. Pleût à Dieu, poursuivit-il, que nos Poètes de Theatre n'eussent que ce défaut, je le leur pardonnerois volontiers : Mais tout au contraire de ceux dont vous parlez, ils sont superbes dans leurs habits ; leur mine est relevée de mille sortes d'ajustemens, & leurs Poëmes sont languissans & destituez de conduite. Quand je parle ainsi j'excepte le fameux Auteur du Cid, qui a porté le Cothurne François aussi haut que celui d'Athenes & de Rome. Ma plainte ne tombe que sur quelques jeunes gens sans connoissance, dont les Comediens avides de nouveautez prennent tout ce qu'ils leur presentent, & qui mettent leurs noms à des Poëmes, dont ils sont plutôt les heritiers que les Auteurs. Ces Poètes que reverent l'Hôtel de Bourgogne & le Marais, & qui passent pour de grands hommes dans l'esprit des Marchands de la rue S.

Denys, ne connoissent pas davantage la Poëtique d'Aristote & de Scaliger que le Talmud ; Ils n'ont que des bluettes de feu qui ne durent qu'un moment ; Ils s'embarassent dans des intrigues qu'on ne sauroit suivre, & qu'ils ne peuvent eux-mêmes dénouer. Les sentimens qu'ils donnent à leurs personnages sont bien souvent contraires à leurs interests ; & ils appellent une bonne piece quand il y a d'un côté un galimatias brillant, de l'autre un petit mot de tendresse, & ailleurs quelque pensée hardie, ou quelque maxime politique, fut-elle dans la bouche d'une soubrette. Ils ont remis sur le Theatre toutes les bouffonneries que l'on en avoit chassées ; les Pedans & les Marquis ridicules y tiennent la place des Heros & des Empereurs : Le langage Païsan en a presque banny celui de la Poësie heroïque, & les postures lascives & indecentes y triomphent des gestes graves & majestueux.

Montfleury parut sur la fin de cette remontrance, & s'étant roulé aux pieds de la montagne : Je croy, dit-il d'un ton à faire peur à tout le Parnasse, que l'on parle icy de la Comedie, & alors ayant découvert Tristan, Ah! poursuivit-il, en luy adressant la parole, je trouve admirable que vous vous emportiez si fort contre les plaisanteries du Theatre, vous voudriez, je pense, qu'on ne jouât jamais que Mariane, & qu'il mourût toutes les semaines un Mondory à votre service. Pleût à Dieu qu'on n'eût jamais fait de Tragedies, je serois encore en état de paroître sur le Theatre de l'Hostel, & si je n'avois pas la gloire d'y soutenir de grands roolles, & d'y faire le Heros, du moins j'aurois la satisfaction d'y folâtrer agreablement, & d'y épanouir ma ratte dans le Comique. J'ay usé tous mes poulmons dans ces violens mouvemens de Jalousie, d'Amour, & d'Ambition. Il a fallu mille fois

que j'aye forcé mon temperament à marquer sur mon visage plus de passions qu'il n'y en a dans les caracteres de la Chambre. Souvent je me suis vû obligé de lancer des regards terribles, de rouler impetueusement les yeux dans la tête comme un furieux, de donner de l'effroy par mes grimaces, d'imprimer sur mon front le feu de l'indignation & du dépit, d'y faire succeder en même temps la pâleur de la crainte & de la surprise, d'exprimer les transports de la rage & du desespoir, de crier comme un demoniaque, & par consequent de démonter tous les ressorts de mon corps pour le rendre souple à ces différentes impressions. Qui voudra donc savoir de quoy je suis mort, qu'il ne demande point si c'est de la fièvre, de l'hydropisie, ou de la goutte, mais qu'il sache que c'est d'Andromaque. . . . Nous sommes bien fols de nous mettre si avant dans le cœur des passions, qui n'ont été qu'au bout de la plu-

me de Messieurs les Poëtes ; il vaudroit mieux bouffonner toujours, & crever de rire en divertissant le Bourgeois, que crever d'orgueil & de dépit pour satisfaire les beaux esprits. Je voudrois que tous ces compositeurs de pieces tragiques, ces inventeurs de passions à tuer les gens, eussent comme Corneille un Abbé d'Aubignac sur les bras, ils ne seroient pas si furieux : Mais ce qui me fait le plus de dépit, c'est qu'Andromaque va devenir plus celebre par la circonstance de sa mort, & que desormais il n'y aura plus de Poëte qui ne veuille avoir l'honneur de crever un Comedien en sa vie.

Comme Monfieur eut achevé, Voiture parut, & fit une remontrance à peu près de cette sorte. Ce n'est point, dit-il, mon interest qui me fait parler, je n'ay point de querelle avec Messieurs les Auteurs, & je ne suis pas d'humeur à tourmenter les miserables. Je me plains seulement de toutes les

plaintes que je viens d'entendre; c'est, à mon avis, la reforme à laquelle nous devons penser, & je ne puis pas comprendre comment des gens raisonnables, comme ceux qui viennent de paroître avant moy, ne se sont pas avisez de l'inutilité de leurs remontrances. On veut qu'il ne se fasse plus de méchants Livres : On pretend que tous les traducteurs soient des Vaugelas & des Ablancours ; Que tous les Poëtes soient des Malherbes & des Corneilles. Hé que deviendrait deormais tout le papier bleu ? Dequoy les Marchands envelopperoient-ils leurs Marchandises ? Et vous autres Messieurs les Auteurs, poursuivit-il, en se tournant du côté des plus fameux, quel avantage auriez-vous si les autres vous ressembloient ? L'Empire des belles Lettres a changé comme tous les autres Empires, la difference des Etats s'y est introduite; & quoy qu'il ne fût autrefois gouverné que par des personnes no-

bles , les incursions des barbares l'ont remply d'ames roturieres qui s'y sont rendues puissantes par la multitude. Non non , il ne faut point vous flater , la reforme que vous voulez faire n'est rien qu'une belle idee , elle ne peut passer que pour un songe ; & si j'en suis crû , nous laisserons gâter du papier aux méchantes plumes tant qu'il leur plaira. Quelques remedes que nous nous efforcions d'apporter aux desordres qui troublent les lettres , la demangeaison d'écrire qui prend sans cesse à une infinité de gens , les rendra toujours inutiles. Il n'y a pas moyen que le bon sens se répande dans toutes les têtes qui se mêlent de composer : Il est trop rare pour se rendre si commun , & je trouve que puis qu'il est impossible qu'il n'y ait dans le monde des esprits mal-faits , il vaut encore mieux qu'ils s'occupent dans leur cabinet à former de méchants ouvrages qui ne peuvent blesser personne, que d'entrer dans les fon-

ctions de la société civile, où le défaut de jugement ne peut produire que des effets dangereux. Tandis que l'un fera de méchants poulets pour sa Margoton, qu'un autre écrira de mauvaises plaisanteries à son Boucher, ils ne feront point d'attentats contre l'Etat : Pendant qu'ils chercheront le galant & l'agréable, qu'ils distilleront tout leur esprit sur un billet doux, ils n'auront point dans la tête l'étude de la pierre philosophale, & la fausse monnoye ne sera point leur occupation ; enfin rien n'empêchera que ces méchants Auteurs ne soient d'honnêtes gens & de bons Citoyens dans leur République. Que si l'on croit neantmoins, poursuit-il, qu'un mauvais Ecrivain soit un si grand mal, & que l'on juge qu'il soit absolument nécessaire d'en purger la France ; j'ay une recette mille fois meilleure que tous les Edits du Parnasse, & dont la vertu produira des effets tels qu'on les desire. Il faut pulveriser

80 LE PARNASSE

quelques exemplaires des plus excellens Livres qu'il y ait dans tous les genres décrire, & établir des Bureaux par tout le Royaume, où l'on distribuera de cette poudre à tous ceux qui se mêleront de composer. Chaque Auteur portera toujours sur soy sa tabatiere de bel esprit : Si c'est un Traducteur il aura du Vaugelas & de l'Ablancour ; si c'est un Avocat, il prendra du Ciceron & du Gautier ; un Poëte, du Malherbe, du Corneille & de la pratique du Theatre ; un faiseur de pieces galantes ; du Sarrazin & du Voiture ; car il faut bien que je sois pris, puis que je ne suis plus en état de prendre ; un Auteur de Roman, du Durfé, de la Calprenede, & du Scudery purifiez ; & jamais les uns ny les autres n'entreprendront aucun ouvrage qu'ils ne le commencent par une prise de la poudre qui sera convenable à leur dessein.

Comme Voiture eût expliqué sa recepte qui parut plaisante à Apol-

lon, Balzac se presenta gravement, & apres avoir touffé deux ou trois fois ; Il n'a pas tenu à moy, dit-il, que le bon sens ne soit revenu dans le monde ; Je me suis opposé plus qu'aucun autre à la corruption du siecle ; J'ay été le tenant contre tous les méchans Livres, je leur ay fait une guerre mortelle tant qu'il m'a resté une goutte d'ancre, & du fond de ma solitude j'ay lancé des foudres plus redoutables aux mauvaises plumes, que ne l'étoient à la Grece ceux de Pericles : J'ay oüy dire autrefois dans mon voisinage, & l'on me l'a même écrit de delà les Monts, que la France ne devoit qu'à moy de ce qu'elle n'étoit plus barbare. Tous les Savans qui habitoient depuis le Tage jusques à la Mer glacée me l'ont juré par mille Lettres, & je le croyois de bonne foy, de crainte de donner un démenty à toute l'Europe. Je reconnois neantmoins qu'il n'est pas possible que la politesse d'un seul homme détruise des ar-

82 LE PARNASSE

mées entieres de Sauvages ; la raison , je dis-mesme la souveraine raison , n'a que de foibles armes contre l'opiniâreté de ces têtes si mal faites , & j'aimerois autant que l'on m'obligeât à corriger toutes les fautes que fait la Nature sur les visages des hommes , que d'entreprendre la reforme de leurs esprits . Ce qui me console dans ce malheur , c'est que s'il reste encore quelques belles ames sur la terre , je leur ay laissé un azile contre la barbarie ; ils trouveront dans mes Livres de quoy se fortifier contre la contagion des mauvais exemples ; & s'ils ont quelques pretentions à l'Eloquence , je ne leur seray pas un guide inutile pour les y conduire .

Si l'Eloquence , dit Phylarque , ne consistoit qu'à se louer extraordinairement , à savoir faire des hyperboles sur les maladies , & à s'ériger en homme d'Etat , vous seriez sans contestation le premier Orateur du monde . Jamais fécondité

ne fut pareille à celle que vous faites paroître sur ces matieres ; & il n'y avoit que vous au monde capable d'en faire un entretien continu de quarante ans. Si je voulois rassembler tous les passages où vous vous loüez & les joindre à ceux où vous parlez de vos maladies, je n'aurois qu'à vous copier tout entier ; mais on vous connoist bien en ces lieux, & j'espere que vous n'y trouverez pas des Apologies si facilement qu'en l'autre monde.

Je ne suis plus en état, reprit Balzac, & moins encore en humeur de faire des relations à Menandre ; je me contente d'une premiere Apologie, & je ne veux plus toucher à des plaintes qui sont terminées. Ceux qui portent les Couronnes ou qui les esperent, ceux que les dignitez de l'Eglise ou de l'Etat rendent venerables, ceux enfin qui sont les souverains maîtres des sciences & des beaux arts, ont prononcé un arrest en ma faveur, que doivent respecter tous les

siècles , & ce seroit affoiblir la force d'un jugement si celebre , que de répondre à ceux qui l'attaquent. Je laisse donc les choses comme elles sont ; ce n'est plus à moy à me deffendre , c'est aux Rois , aux Souverains , aux Princes , aux premiers Ministres , aux Cardinaux , aux Magistrats ; aux Philosophes , aux Poëtes , aux Orateurs , & generalement aux Academies les plus fameuses de l'Europe , à soutenir une cause qu'ils ont jugée , & ne pas permettre que la temerité des Philarques attente à l'autorité de leurs decisions.

Il y a assez long-temps que j'entens parler les autres , dit Giry , il faut que je paroisse à mon tour , & que je contribue de quelque chose à la reforme à laquelle on veut travailler. On devroit , ce me semble , arrester les plumes de certains faiseurs de Rhetorique qui se mêlent de donner des regles pour bien écrire , & qui ne savent faire ny de bonne regles , ny de bons discours ; on ne voit autre chose

que de ces gens qui vous promettent l'art de bien dire, & qui gâtent l'Eloquence en l'enseignant. Tous les Carfours sont tapissés de leurs affiches, & j'en ay veu une qui doit persuader tout le monde de l'extravagance de ces Orateurs en Chambre. Voicy comme elle est conceüe.

Je montreray par experience aux honnestes gens qui me feront l'honneur d'approuver ma methode.

1. *Que la Rhetorique n'est pas une entasseuse de lieux communs, une peseuse de periodes; Mais que c'est celle que la nature apprit au Prince des Orateurs Romains Antoine sans les regles de Tisias, de Corace, ny de Gorgias (& de vray est-ce que le Ciel attendoit apres eux pour nous l'apprendre.) Que cette Rhetorique est celle qui regnoit vers le Capitole & le Mont Palatin dans le quartier d'Auguste & de Mecenas, & qui n'ayant autrefois pour Trone qu'une chaise de malade & la bouche d'un vieil-*

lard, empêcha de signer une Paix desavantageuse : Enfin que la véritable Eloquence n'est autre chose que la puissance de manier l'ame d'autrui comme nous voulons, & de la convertir en la nôtre par des paroles excellemment significatives, qui sont de fertiles rejaissemens d'une raison formée à plaisir par la nature, & cultivée par ses propres reflexions ; c'est à dire que pour discourir admirablement on n'a que faire des machines de Raymond Lulle ; mais que les sentences & les figures doivent venir comme les bons lots à la blanque, & que pour dire des choses admirables, nous n'avons non plus besoin des Loix d'Hermogene, que des Edits du grand Mogol.

2. Que l'imitation des bons Auteurs ne consiste pas à leur tirer les pensées, comme un Laquay tire les bottes à son Maistre.

3. Que nous ferons butter tout
notre

R E F O R M E. 87

nostre travail à traiter magnifiquement la sagesse, à l'enseigner délicieusement, à faire provision d'un minot de sel Attique pour en jeter jusques sur nos moindres syllabes, & à ne ressembler pas à ces gens qui cultivent plus leurs Jardins que leurs esprits, qui comptent parmy leurs privileges l'exemption de bien écrire, & qui m'ont autrefois reproché que j'étois trop poly pour eux, sans que j'aye pu jamais trouver assez d'adresse en moy pour les en desabuser.

Je ne pense pas qu'il y ait rien de plus plaisant & tout ensemble de plus ridicule que cette affiche: & si l'on n'y prend garde l'Eloquence ne sera plus enseignée que par ces debiteurs de galimatias & ces ennemis du sens commun. Mais que diray je, adjouâta-t-il, de certains contemptatifs pleins de vanité, qui se persuadant que tout se doit conformer à la regle de leur imagination, font l'esprit de Cour comme s'ils

88. LE PARNASSE

étoient des Ducs de Guyse ou de S. Aignan. Ils se forment une galanterie Bourgeoise ou Pedantesque qu'ils produisent comme le modele de la veritable, & pendant qu'on brûle & qu'on déchire leurs Livres à Paris, ils sont adorez dans les Provinces, & on les apprend par cœur comme des Oracles. Il n'y a point de bel esprit campagnard qui ne les debite tout crus dans ses entretiens; & pourveu que la memoire ne luy manque point, il jureroit de donner le reste aux plus grands Courtisans de France. C'est avec cela qu'on fait tant de conquestes auprès des beautez provinciales, & il n'y en a point entre elles qui tienne bon contre une periode quatre membres, & contre un compliment plein de ces grands mots de *Je meure* & d'*Assurement*.

Ce qui vient d'être representé par Giry, dit Gombault, est fort judicieusement remarqué, mais je pense qu'on ne trouvera pas moins raisonnable ce que je vais dire. L'on

n'entend plus parler aujourd'huy que de faiseurs de portraits; toutes les jeunes plumes sont malades de cette furie; Il n'y a point de petit Abbé de deux jours qui ne debutte par là pour faire sa cour; & pourveu qu'il puisse dire que sa Cloris a les cheveux luisans & deliez; que les amours se joiënt sur son front; que son tein est plus vermeil qu'une rose, & plus blanc qu'albâtre, que ses yeux sont noirs & bien fendus, que son nez est d'une grandeur proportionnée à tout le reste de son visage, que sa bouche est petite, que ses lèvres sont d'un rouge plus vif que le coral, que ses dents ont plus de blancheur que l'yvoire, que sa gorge est bien taillée, & qu'elle est soutenüe de deux globes animez qui repoussent fierement le voile qui les cache comme s'ils étoient indignez de leur prison: Pourveu enfin qu'ils pillent le portrait d'Iris, & qu'ils en ajustent toutes les pensées à leurs portraits ridicules, ils s'imaginent avoir fait

des efforts dignes d'être admirés dans les ruelles les plus galantes.

Il faut, interrompit un Auteur que je ne connoissois pas, il faut, dit-il, pardonner à leur jeunesse ; mais je ne pense pas qu'il soit possible de souffrir la mauvaise affectation de certaines gens qui font consister toute l'excellence d'un Livre dans le titre, & qui croient beaucoup mériter des Lettres quand ils ont trompé le public par cette supercherie. Que veut dire ce titre *La vérité du vuide contre le vuide de la vérité* ; & parce qu'*Amours, Amitiez, Amourettes* a passé pour un titre assez agreable, s'ensuit-il que *Fleurs, Fleurettes & Passe-temps* soit receu de même sorte. Dès que l'on voit quelque chose généralement approuvé ; mille plumes s'efforcent d'en faire de méchantes copies. Que quelques Vers agreables & faits à propos ayent été recompensez par le Roy, il n'en faut pas davantage pour réveiller la veine de tous les

Poëtes , il n'y a point de miserable Verificateur qui ne mette une Ode sous la presse pour en accabler sa Majeste; & il ne croyroit-pas estre satisfait s'il n'envoyoit son Prince planter ses pavillons sur les murs de Memphis & de Babylone.

Si je n'y prenois garde , dit Sarrazin , on oubliroit à parler de ces esprits forts qui dans leurs sublimes spéculations ne se mêlent pas moins que de la conduite des Etats & de la fortune des peuples. Je voudrois bien qu'il y eût plus de solidité dans les têtes de ces Politiques, qu'ils ne s'égarrassent point tant dans le champ vaste de la vray-semblance; & que leurs projets s'accommodassent mieux à nôtre foiblesse : Il leur est aisé de trouver dans leur cabinet les moyens d'abattre la puissance du Croissant; mais leur cabinet n'est pas la mer ny la campagne , & ces destructeurs d'Empires vont plus viste la plume à la main qu'ils ne feroient s'ils étoient à la tête de cent mille hom-

92 LE PARNASSE
mes. Y a-t-il rien de plus plaisant
que lors qu'ils pretendent établir
une Paix generale par tout le mon-
de ! N'est-ce pas autant que s'ils di-
soient , Nous voulons que toute la
terre ne parle qu'une même lan-
gue , qu'elle n'ait qu'une mesme
loy , qu'elle se gouverne par la
Coutume de Paris , & que desor-
mais il n'y ait plus de nuages en
l'air. Voila où vont à peu près les
raisonnemens de ces grands hom-
mes , & le Peuple étonné de leurs
grands desseins les regarde comme
les plus fermes colonnes de la Re-
publique , pendant que les sages les
considerent comme des Philoso-
phes capitans & visionnaires qui ne
font des conquestes que par Platon
& par Aristote.

Sarrazin n'avoit pas encore
achevé ces mots , que j'apperceus
un grand nombre de Heros &
d'Heroïnes qui avoient été man-
dez par Apollon pour la reforme
des Romans : Le premier d'entre
eux qui prit la parole fut Theagene,

& son discours le fit d'abord reconnoître.

L'on a décrit, dit-il, mes amours pour la belle Caricléé, elles ont passé chez toutes les Nations de la terre; on les lit en toutes les Langues, & nos entretiens secrets sont devenus des conversations publiques. Si l'on avoit rapporté fidèlement les choses comme elles ont été faites, je n'aurois pas sujet de m'en plaindre, je laisserois mon Romaniste en repos : mais on me dépeint comme un insensible, on m'attribuë une sorte de pudeur qui s'offense des moindres libertez, & l'on aime mieux que je donne un soufflet à ma Maîtresse que de permettre qu'elle me baïse.

C'est à moy, interrompit Caricléé, à me plaindre du soufflet dont vous parlez; s'il y a de la honte à l'avoir donné, il y en a plus encore à l'avoir reçu, & la réparation que vous pourriez prétendre contre Héliodore, me regarde toute seule.

Bien loin que je vous doive quel-

que réparation , dit alors Heliodore , sçavez qu'une juste reconnoissance de l'immortalité que je vous ay procurée , vous oblige l'un & l'autre de me respecter. Le soufflet qui vous est si sensible est la preuve de vôtre pudeur , poursuivit il , en regardant Theagene , c'est l'effet d'une sagesse qui vous est avantageuse , & par là j'ay conservé cette bien-seance où m'engageoit la dignité de mon caractère.

Il est vray , reprit Theagene , que pour un Evêque vous avez bien fait vôtre personnage en cet endroit , mais vous l'aurez encore mieux représenté si vous aviez brûlé vôtre Roman , ou si vous n'aviez jamais eu la pensée de le composer. Les Amans n'ont que faire des vertus Episcopales , & les Evêques ne s'accordent pas bien avec les libertez des Amans. Une chasteté Vestale sied mal aux Heros , & leur amour doit être détaché de toutes ces formalitez scrupuleuses qui en arrêtent les nobles

transports & les emportemens agreables. L'immortalité dont vous pretendez que je vous remercie, est à le bien prendre, la plus cruelle de vos faveurs ; elle fera vivre ma honte dans la memoire des hommes, & il n'y aura que la fin des siecles qui puisse effacer le soufflet de Cariclée.

Heliodore voyant que sa faute ne se pouvoit excuser, se retira adroitement, & fit place à la belle Astreé dont les yeux ardans & le visage chargé d'une rougeur plus grande qu'à l'ordinaire, témoignoit que son ame étoit agitée de quelque passion violente. Apollon qui s'en apperceut luy demanda la cause de ce changement, & voicy ce que cette aimable Bergere luy répondit.

Il y a long-temps, dit-elle, que je tiens captif le ressentiment d'une injure que l'on m'a faite. J'ay voulu la dissimuler autant que j'ay pû, mais enfin je me suis persuadée que je trahirois mon honneur si je

n'en poursuivois la vengeance ; & si parmy les plaintes de tout le Parnasse je ne mêlois les miennes qui sont plus legitimes que toutes les autres. C'est vous , poursuivit-elle en jettant les yeux sur Durfé, c'est vous qui êtes l'auteur de l'injure dont je me plains , & vôtre plume temeraire a jetté des traits dans mon Histoire qui me blessent dans la partie de l'ame la plus sensible. Je ne suis pas plus delicate qu'une autre , poursuivit-elle , j'excuse les emportemens amoureux , lors qu'une passion toute pure les produit , un baiser surpris galamment n'efaroucha jamais ma pudeur , & je say qu'il y a de petites privautez que l'amour inspire, & que la raison ne condamne pas. Mais quand je considere que je suis une des trois Bergeres que vous presentez à Celadon, toutes nuës, de quel œil puis-je regarder une aventure si injurieuse à ma vie ? Et ne dois-je pas croire , ou que vous avez eu mauvaise opinion de ma

pudeur, ou que vous m'avez prise pour une esclave que vous vouliez vendre à ce Berger. Si je ne me flatte point dans ma beauté, je croy que mon visage tout seul pouvoit bien faire une conqueste; Il y avoit assez de feu dans mes yeux pour brûler un cœur, & je puis dire sans presumer trop, que ma nudité n'étoit point de l'essence de ma victoire.

Celadon voulut prendre le party de Durfé, mais Sylvandre luy déroband la parole: Il ne faut point, dit-il, perdre le temps en des discours inutiles; ce jour consacré à la reforme ne doit être employé qu'à des remontrances serieuses; & ce n'est point icy le lieu d'excuser une nudité qui ne peut être défendue que par de mauvaises raisons. Oüy, poursuivit-il, en se retournant vers Durfé, vous avez bien fait des choses à la legere, & pour ne point sortir de moy-même, n'est-il pas étrange que vous me fassiez quitter la fameuse Ecole des

Massiliens pour me travestir en Berger , & me faire debiter sous cet habit de grandes leçons Philosophiques capables d'épouventer toutes les Bergeres. Avois-je amassé tant de science pour la voir perir dans un Roman ? Mes raisonnemens graves & serieux devoient-ils se perdre sous les bocages ? Et faloit-il que n'ayant à passer pour habile homme qu'une seule fois en ma vie , je ne le fusse qu'à contre temps ? N'esperez pas que je vous pardonne jamais cette imprudence , j'en demande justice à Apollon , & je ne suis pas homme à me laisser prendre à l'éclat d'une pannetiere de soye & d'une houlette d'argent.

Durfé plein de dépit de ne savoir que répondre aux remontrances d'Astrée & de Sylvandre , déchargea sa colere contre son continuateur Baro. Quelle fantaisie vous a pris , luy dit-il , de continuer mon ouvrage pour corrompre par une mauvaise conclusion

les beautez d'un commencement qui s'est fait par tout des admirateurs? Quel droit aviez-vous sur mon dessein & sur mes pensées pour vous en saisir apres ma mort? Et faut-il qu'une mauvaise pitié que vous témoignez avoir eüe de ce que mon Roman étoit imparfait, vous ait conseillé de l'achever pour le rendre encore plus défectueux. Vous me direz peut être que vous ne m'avez point fait de tort, & qu'on ne m'accusera jamais de vos fautes: Si cela étoit ainsi, je vous les pardonnerois volontiers: Mais on croira toujours que vous avez travaillé sur mes memoires. On se souviendra que vous avez été mon Secretaire; que dans les Conférences que nous avons eües autrefois ensemble, je vous ay découvert tout mon dessein, & de cette sorte j'auray la meilleure part dans votre ouvrage, & mon nom recevra tous les reproches qui devroient tomber sur le vôtre. Je ne veux point

entrer dans le détail de toutes les choses qu'on pourroit justement reprendre dans vostre continuation, vous les voyez maintenant aussi bien que moy ; vôtre esprit libre & dégagé des vapeurs terrestres qui l'offusquoient, connoist toutes ses erreurs ; mais en verité je ne puis me taire de ce dénoüement que vous faites par des clefs , je ne comprends pas quel rapport elles ont avec les amours de vos trois Bergeres : Et si vous n'aviez les railleurs de vôtre côté qui diront que vous voulez donner à ces filles la clef des champs , il seroit impossible de penetrer dans les Misteres de ce dénoüement.

Durfé s'alloit emporter plus loin, quand tout d'un coup Polexandre fendit la presse, & fit remarquer sur son visage tous les caracteres d'un homme irrité. On veut, dit-il, que j'aye été l'un des plus celebres Romains, le bruit commun tâche de me persuader que je faisois autrefois le plaisir de toutes

les belles Cours ; & quoy que ma domination ne s'étende que sur les Isles de Canarie, j'apprens neantmoins que j'ay eu une reputation pareille à celle des Cefars. Je ne fay pas bien si toutes ces choses sont veritables ; mais quoy qu'il en soit elles n'empêchent pas qu'on ne m'ait rendu le plus visionnaire de tous les amans. On me fait aimer la Reine de l'Isle invisible ; Je cours perpetuellement apres elle sans favoir où je dois aller pour la rencontrer ; Je passe la plus grande partie de ma vie à la demander aux arbres, aux oyseaux, aux rochers, & generalement à tout ce qui s'offre à ma veüe, & je pousse à toute heure des soupirs qui ne savent non plus que moy où je les envoie. Ce seroit peu neantmoins si j'en demeuroid à des soupirs ; mais mon Romaniste porte ma vision au delà, il me fait embrasser la condition d'un esclave, & c'est dans ce bel'état que je voy la Reine de l'Isle invisible, & qu'elle me croit

digne de l'épouser. Tant que je suis Roy des Canaries, on se donne bien de garde de me la montrer, cette invisible n'aime point les Rois, & ce sont des *Monstres* effroyables pour elle; mais lors que je paroissais tout chargé de fers, quand je représente un miserable esclave d'Afrique, alors cette Heroïne veut bien paroître, & son cœur ennemy du Diadème trouve ce qu'il luy faut dans ma servitude. Si l'on appelle heroïque cette maniere d'aimer, c'est ce que je laisse à juger aux Muses; pour moy je ne veux point être Heros à ce prix-là, & je m'étonne comment on est venu déterrer mon nom jusques dans des lieux détachés du monde pour se faire Auteur à mes dépens. Je ne pensois pas que la Jurisdiction d'un faiseur de Livres deût s'étendre si avant: Il y avoit ce me semble, assez d'autres Histoires à gâter sans la mienne, & il n'étoit point nécessaire de me tirer de si loin pour me montrer comme un fanatique.

Ne prenez-point je vous prie, interrompit Almanzor, la qualité de Visionnaire où je suis; cette Epithete n'appartient qu'à moy, & je deffy tous les Heros de Roman d'oser me la contester apres le titre autentique qui me la donne. Je suis le seul qui ay droit de dire qu'Alcidiane est ma chimere; & vous ne me la sauriez contester sans injustice. Car dites moy, je vous prie, que pourriez vous faire davantage pour Alcidiane même, que ce que j'ay fait pour son ombre; vous savez que je ne l'ay jamais connue qu'en peinture, & l'idée que je puis en avoir eüe ne vient que de son portrait que je vous ay dérobé; cependant sur cette legere idée il me prend une frenesie amoureuse qui trouble mes sens, qui renverse mon esprit, qui me fait renoncer à un grand Empire, & par une generosité dont j'aurois grande peine à vous rendre une bonne raison, je me tue en original pour cette copie, & j'ordonne qu'apres ma mort on

porte mon cœur à Alcidiane. Rien n'est égal à l'empressement qu'on me fait avoir pour le bastiment de mon tombeau , moy-même j'en donne les ordres , & j'aurois pris moins de plaisir à faire construire un Magnifique Palais , où quelque jour j'aurois pû posséder cette Heroïne , que j'en eus à régler toutes les choses de cet appareil lugubre. Voila , ce me semble , gagner une chimere fort réellement , & je ne voy pas que vous y puissiez preterdre tant que durera la memoire de cette action.

Il est vray , ajouta-t-il , que vous faites beaucoup de tours pour trouver l'Isle invisible ; mais ce ne sont que des pas perdus , Alcidiane que vous aviez veuë les meritoit bien : Et quant à vôtre esclavage , vous auriez tort de vous en plaindre ; puis qu'il vous donne ce que vous cherchez. Palexandre se rendit à ces raisons , il laissa Almanzor paisible possesseur de sa vision , & il se contenta de la Reine de l'Isle invisible.

Pour moy, dit Ariane, je ne suis point si facile à satisfaire que ces deux Heros, & ce n'est pas une chimere que l'iniure que l'on m'a faite. On ne trouve chez-moy que des lieux infames; chaque Livre en fournit un pour le moins, & les Heros du Roman sont si bien accoûtumez à frequenter ces endroits, qu'on les prendroit pour des Soldats aux Gardes ou des Mousquetaires. Me rendre visite, & aller au (vous m'entendez bien) n'est plus qu'une même chose; on confond maintenant l'un avec l'autre, & je suis devenuë le repertoire de tous les bons lieux.

Je ne m'étonne point apres cela si l'on me fait paroître nuë, il y auroit eu de l'irregularité d'en avoir usé d'autre sorte; & puis qu'Astrée qui n'avoit pas l'avantage du lieu comme moy, se montre à Celadon en cette posture, il étoit d'une nécessité indispensable que j'en fisse autant. Je ne say pas si mon Auteur a fait cette refle-

xion ; mais je voudrois bien qu'elle ne fût pas si juste , mon honneur & le sien s'en trouveroient mieux.

Enfin pour achever l'histoire de mon Roman , j'épouse un Heros dont le merite est de bien faire le Comedien , & de donner du divertissement au public par la douceur de sa voix , & par le recit de quelques Poësies. On fait du défaut de l'Empereur Neron toute la vertu de Melinthe , on aime mieux le représenter tenant sa partie dans un concert que signalant sa valeur dans une bataille , & l'on fonde toute sa gloire sur les qualitez de baladin plutôt que sur celles de Conquerant. C'est en consideration de toutes ces choses que l'Empereur luy accorde des privileges , & des immunités pour la Sicile , & sans doute que mon Auteur qui n'étoit pas moins sensible que Neron au merite d'un Comedien , a crû devoir imiter la generosité de ce Prince , en me donnant à Melinthe pour le prix de sa belle voix

& de ses recits agreables.

Ce que vous dites, interrompit Melinthe, ne m'est pas plus avantageux qu'à vous; mais que pouvoit-on attendre d'un composeur de Romans qui fait enlever un pavillon par un Aigle; croyez-moy, laissez rompre le pavillon & tout l'équipage de guerre qu'il renfermoit, ne vous mettez pas en peine d'un Aigle crevé, & riez de mes Comedies comme je ris de vos bons lieux.

Alors l'illustre Bassa se sentant réveillé par la presence de Scudery, qu'il prenoit pour être l'Auteur de son Roman; Avancez, luy dit-il, Monsieur mon Historien, je vous attendois il y a long-temps pour vous faire rendre compte de vôtre ouvrage? Je pense que, graces à vos soins, on me met au nombre des Heros; on dit que je marche à côté des Cyrus & des Faramonds, & tout iroit assez bien pour moy si vous m'aviez fait meilleur Chrétien. Apprenez-moy, je vous

prie, si c'est une vertu heroïque de dissimuler sa Religion ? J'avois toujours crû que la feinte ne valloit rien en cela, qu'elle étoit encore plus honteuse aux grands Princes qu'au vulgaire, & qu'il falloit, en cas de foy se montrer tel au dehors que l'on est véritablement au dedans : Mais je me trompe peut-être, & il se peut faire qu'un habile Theologien comme vous, aura des raisons qui me gueriront de ce scrupule. Il vous souvient bien que vous m'avez rendu Turc en apparence, & que vous avez relegué au fond de mon cœur tous les sentimens de ma véritable Religion ; Je ne say pas même si pour mieux imposer aux peuples vous ne m'avez point fait circoncrire, -c'étoit une circonstance essentielle à mon déguisement ; mais quoy qu'il en soit, il est certain que toute l'Europe & l'Asie ne m'ont point pris pour ce que j'étois. Deffendez-moy donc de cette dissimulation que l'on me reproche par

tout ; & faites-moy voir que ceux qui me traittent de fourbe & d'imposteur font des ignorans en politique de Roman.

Scudery voulut s'échapper , mais l'illustre Bassa le retenant par le bras : Si vous ne pouvez , luy dit-il , me satisfaire sur cet article , il faut au moins que vous me rendiez raison d'un autre qui m'est aussi fort important. C'est de mon mariage dont je veux parler , & certes vous êtes inimitable en cet endroit ; car je ne say point de Heros qu'on fasse cocu plus bonnement que vous me le faites. Si vous aviez aussi bien caché mes cornes que ma religion , il faudroit être assez fin pour les découvrir ; mais vous les avez mises en si beau jour , qu'elles sautent aux yeux des plus grossiers ; la femme que vous me donnez n'est pas novice Dieu mercy ; elle a de l'experience , & trois mois de demeure dans le Serrail , font bien juger que je n'avois rien de nouveau à luy apprendre. Vous

n'ignorez pas qu'il n'y a que les Eunuques qui entrent dans ce lieu pour n'y rien faire, & celuy qui le nommoit la Bibliotheque des pucelages, n'avoit pas rencontré si juste que celuy qui l'en appelloit l'abyfme; mais c'est dequoy vous ne vous mettez pas en peine, & il n'y a point de mal, à vôtre avis, de faire un cocu par écrit. Cependant, à le bien prendre, ce font les plus malheureux que ceux-là; les autres trouvent dans la mort la fin de leur des-honneur; mais quand une fois on est cocu par un Livre, on en a pour jusques à la dernière posterité.

Quelque adresse que vous ayez il est difficile que vous vous sauviez de ce pas de clerc, & je reconnois à vôtre mine, que vous aurez autant de peine à vous en tirer que des quatre cent lieues par terre que vous faites faire à ma flotte. Il me semble, si je n'ay point perdu la memoire, avoir oüy dire que vous me faites partir du Port de Constantinople,

stantinople, & qu'au bout de trois semaines, ou environ, mes vaisseaux se trouvent dans la Mer Caspie. Certainement le Navire des Argonautes avec ses aïsses n'a jamais fait un si beau trajet : Les Histoires n'ont point d'exemple d'un si beau fait; & si par quelque prodige digne de vous, vous ne rendez la terre navigable, il n'y a pas moyen que les Geographes vous pardonnent cette méprise.

Scudery qui meditoit sa fuite de crainte de recevoir quelque mauvais traitement de ce Heros, s'échappa subtilement de ses mains, & dans le même temps Alexandre se fit faire place avec grand bruit, & s'adressant tout d'un coup à la Calprenede : Si de celebres Historiens, dit-il, n'avoient décrit la verité de mes actions heroïques, & si leurs Livres n'eussent conservé toute la gloire que je me suis acquise par les armes, je ferois une belle figure dans vôtre Cassandre? Il semble,

poursuivit-il , que vous ayez pris plaisir à détruire les veritez les plus éclatantes de ma vie : Vous mêlez toujourns quelque disgrâce dans mes combats & dans mes amours , & comme je ne remporte point de victoire sans recevoir quelque blessure d'Orondate , je n'ay point de femme ny de Maîtresse qui ne me manque de fidélité , mêmes pour un Scythe. Orondate caché dans une ruelle , ne découvre-t-il pas les habitudes secrètes avec Statyra ? Que vous semble-t-il de la cheûte que vous faites faire à ce grand étourdy dans ce bel endroit ? Et à qui croyez-vous de luy ou de moy que le coup en soit plus sensible ? Il tombe un peu trop lourdement pour un Heros , on s'estropie quelquefois à moins ; mais si vous songez que cette cheûte ne m'arrache d'un profond assoupissement , que pour me présenter l'infidélité de ma femme à mon réveil , vous confesserez sans doute que je suis plus dange-

reusement blessé qu'Orondate, & que le contre-coup de sa cheûte porte à ma tête une playe que l'art du divin Apollon, devant qui je parle, ne sauroit guerir. Je ne suis point visionnaire; la jalousie n'a jamais eu assez de force sur mon esprit pour me donner de fausses alarmes; mais quand je serois assez bon pour ne rien soupçonner d'Orondate en cette rencontre, les Lecteurs ne seroient pas si indulgens que moy, & je serois le seul qui ne verroit rien de mes cornes.

Voilà pour ce qui regarde Statyra: quant à Roxane, la chose ne reçoit pas davantage de difficulté, & sa galanterie est assez visible, son amour pour Orondate n'est point ambigu, elle fait bien tout ce qu'il faut pour l'éclaircir, & ce n'est pas pour rien qu'elle paroist toute nuë devant les valets de ce beau galant. Avoüez-le de bonne foy, mon honneur ne vous touche gueres pour le prostituer si honteusement; Il semble qu'une nudité ne

soit pour vous qu'une bagatelle :
Mais quand vous en faites le spectacle des valets , que voulez-vous que l'on juge en faveur du Maître.

Voyons maintenant si vous me rendez plus heureux en Maîtresse que je ne le suis en femmes.

Vous ne pouvez pas disconvenir que Talestris n'ait eu de la tendresse pour moy. Si vous avez bien lû mes Historiens , comme je n'en doute pas , vous avez dû voir que cette Reine des Amalones ne fut point rebelle à mes vœux ; & sans me servir de détours , vous savez que j'en ay reçu les dernières faveurs : Cependant vous me dérobez impitoyablement cette conquête amoureuse , vous me refusez le cœur de cette bonne Heroïne , & d'un même trait de plume vous effacez la verité de l'Histoire , & la beauté de mes amourettes.

Il ne me reste donc plus qu'Hermionne ? Mais je vous baise les mains du present que vous m'en faites : Elle n'est pas , poursuivit-il

d'un ton railleur, assez megere pour moy, elle n'a tué que son mary, vous deviez encore luy faire égorger ses enfans si elle en avoit, & la faire descendre en droite ligne de quelque famille des Antropofages. Les Heros, poursuivit-il d'un même ton, aiment le sang, comme vous savez, l'humanité ne les accomode pas, & comme ils font nez pour porter la terreur & l'épouvante en tous lieux, ils ne sauroient trop s'accoûtumer au carnage, & chez-eux tout doit être Turc, jusques à leurs Maistresses.

Pendant qu'Alexandre parloit de la sorte, je jettay les yeux sur la Calprenede, dont le visage triste & défait témoignoit la grandeur de son dépit; mais aussi-tost j'apperceus Cyrus, qui tournant fierement la veüe sur Scudery, soit, dit-il, que vous ou un autre m'ait travesty en Roman, il est toujôurs bien certain que vous avez eu part à cet ouvrage, la voix publique vous l'attribuë mêmes tout entier, & je

ne puis me prendre maintenant qu'à vous de toutes les fautes qui s'y rencontrent : Je n'eus jamais d'autre but de mes Conquêtes que la gloire, c'est pour elle que j'ay affronté les perils, & tant de batailles gagnées ne font que les effets du noble feu qu'elle m'inspiroit. Cependant vous changez la face des choses, vous m'arrachez ce divin objet de mes victoires, & vous voulez que l'amour soit le principe qui me fait agir, & la machine qui renverse tous les efforts de mes ennemis. Je say bien que les Heros doivent aimer; mais il ne faut point que l'amour emporte le pas sur la gloire, elle naît dans l'ame des grands hommes toute la premiere, elle est la fin de toutes leurs entreprises, & les Myrthes ont moins de charmes pour eux que les Lauriers.

Peut-estre, ajouta-t-il, ne demeurerez-vous pas d'accord de cette maxime, vous me répondrez que l'amour est la passion dominan-

te des Romans , & que sans elle tout y languiroit. A la bonne heure si cela est de la sorte; mais au moins vous deviez me rendre amoureux d'une personne qui fût digne des conquestes que je luy sacrifie , & il falloit me donner une Heroïne à qui l'on ne pût faire aucuns reproches.

Vous jugez bien sans doute par ce discours que je ne suis pas content de Mandane, & certes que voulez-vous que je pense d'elle apres tous les enlevemens qui luy arrivent? Dois-je croire qu'elle soit bien pure des mains de quatre ravisseurs? & les moins clair-voyans dans ces Mysteres peuvent-ils douter que vous ne me donniez le reste des autres? Vous deviez, ce me semble, mettre sa pudeur à d'autres épreuves? Celles-là sont un peu trop fortes pour une chose si fresse, & Mandane n'estoit pas une place qui pût résister à tant d'assauts: Peut-être se fût-elle bien tirée d'un premier enlèvement; je veux

croire qu'elle auroit eu assez de vertu pour ne se pas rendre tout d'un coup , & son honneur se pouvoit sauver sans miracle de ce mauvais pas : Mais les rechûtes sont mortelles dans ces matieres : vn second enlevement ravage tout , & une heroïne qui n'a plus que les restes d'une fermeté ébranlée , ou peut-estre moins encore , ne fait que des efforts inutiles pour sa défense.

J'aurois beaucoup d'autres plaintes à faire contre vostre Roman ; je pourrois vous demander pourquoy je prestel'oreille à mille petites nouvelles indifferentes , lors même que je suis prest à combattre , & par quelle raison vous me faites entendre une histoire où je n'ay point de part , en un temps que je suis prisonnier de Tomiris , & que l'indifference de ma Maistresse me jette dans le desespoir : Mais tout cela ne vous touche point , & vous passez trop doux sur les enlevemens

de Mandane pour vous arrêter à ces minuties.

Cette remontrance de Cyrus fut suivie de celle de Mariane : On voyoit dans l'air de cette Princesse les marques d'une affliction extraordinaire, & apres qu'elle eut lancé plusieurs regards pleins de menaces sur la Calprenede : Ne pouvois-je, luy dit-elle, avoir place dans vostre Cleopatre qu'en y passant pour une coquette ? Est-ce que ma chasteté vous incommodoit ? Et me trouviez-vous plus heroïne en donnant un baiser à Tiridate, qu'en le luy refusant ? vous avez pris un Empire trop absolu sur mes actions ; Je ne croyois pas qu'on osât jamais se jouer ainsi du sang illustre des Macabées ; je n'aprehendois point de fournir d'entretien aux Fables & aux Romans apres avoir été la merveille des Histoires saintes, & je ne voyois rien dans ma vie qui pût servir de matiere à des Vaudevilles. Vous les fa-

on se raille si insolemment de ma vertu : Ce sont elles qui m'envoyent aux Feüillantines, & qui réveillent la jalousie d'Herode que plus de mille ans avoient assoupie. Je jouïssois dans une agreable tranquillité de la belle reputation que ma mort m'avoit aquisë ; Je voyois Herode á mes pieds me demander pardon de l'aveuglement de sa fureur ; Il condamnoit à tous momens l'injuste soupçon qu'il avoit conceu de ma conduite, & j'avois le plaisir de recevoir une satisfaction toute entiere de l'offence qu'il m'avoit faite. Cependant voicy nos vieilles dissensions rallumées, ce Prince est rentré dans les premiers transports de sa jalousie ; Je ne puis plus mourir pour le détromper, & il prend pour des veritez indubitables tous les contes que vous faites de moy dans Cleopatre.

Mariane en auroit dit davantage, mais la douleur qui la suffoquoit ne luy permettant pas d'achever,

Cesarion prit la parole, & s'adressant à la Calprenede : Vous voyez bien, dit-il, maintenant l'état où vous reduisez cette Princesse; mais vous ne vous ressouvenez plus peut-estre de celuy où vous m'avez mis. Vous faites un miracle pour moy qui me met au desespoir : J'étois mort jeune, comme vous savez, Auguste ne trouva pas à propos que je vécusse, & il me chassa du monde presque aussi-tost que j'y fus entré. S'il me fit plaisir ou non par une mort si avancée, c'est ce que je ne saurois dire; mais je say bien que la cruauté fut moins fâcheuse que la charité que vous avez eüe de me ressusciter. Je ne saurois, continua-t-il, parler autrement quand je me remets dans l'esprit Candace pour qui vous me faites revivre. Elle avoit la peau noire & toute brûlée, ses yeux agars effarouchoient tous les regardans, son nez étalloit deux amples narines toujours enflées com-

me les voiles d'un Navire, sa bouche se joignoit à ses oreilles, ses lèvres étoient un charbon, sa gorge de couleur de suye étoit soutenüe de deux globes qui ressembloient à peu prez à deux boulets de canon quand ils reviennent de la mêlée, & sur tout cela un air d'Archer se répandoit sur son visage, & animoit toutes ses démarches. Voila sa véritable figure, & quoy que vous la representiez autrement, je suis seur que mon portrait est plus fidelle que le vostre; puis que non seulement elle étoit d'Ethiopie; mais encore la Reine des Ethiopiennes. Sans mentir on ne pouvoit pas me ressusciter plus mal à propos, & pour me faire épouser un monstre il ne falloit pas me retirer des Enfers.

Faramond poussé d'un sentiment de reconnoissance envers la Calprenede, voulut rendre à la beauté de son Roman les Eloges qui luy sont deus. Je viens d'entendre, dit-il, plusieurs plaintes

contre mon Romaniste, je ne say si elles sont justes ou non, peut-estre n'a-t-il pas tant de tort que l'on veut le persuader; mais quoy qu'il en soit, je pretens que ce qu'il a fait pour moy doit excuser toutes les fautes. N'est-ce pas assez, poursuivit-il; d'avoir fait un bel ouvrage? Si l'on en pouvoit dire autant de tous les Auteurs, il n'y auroit pas aujourd'huy tant de bruit sur le Parnasse, & même quand ce bon ouvrage est le dernier, ne justifie-il pas tous les autres qui doivent être reputez comme ses preludes. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose à reprendre dans mon Roman; mais où m'en trouvera-t-on un qui soit parfait. Pour un Auteur Cavalier, comme la Calprenede, c'est beaucoup que de savoir parler bon-François; s'il étoit si juste par tout, il ne sentiroit pas assez son homme de Cour, & il en est de même d'un bel esprit comme d'un galant homme à qui une exacte regularité se-

roit un défaut. Je me declare donc tout entier en sa faveur; Je le défendray genereusement contre la colere d'Alexandre, de Mariane, & de Cefation: Mais je jure en plein Parnasse que si le continuateur de ce grand ouvrage ne s'esou-tient dans la force des premiers Tomes, il n'y aura point de quartier pour luy; Car on ne sauroit punir trop severement la temerité d'une plume qui défigure l'ouvrage d'un autre. Je ne suis pas mal satisfait de son travail, je voudrois bien seulement qu'il n'eût pas fait un volume entier de l'Histoire de Constantin, elle languit un peu trop, & sans la beauté de son langage qui réveille le Lecteur, elle seroit ennuyeuse. Il l'a bien apperceu luy-même; car il s'en est corrigé aux Tomes suivans, & ce qui fait que je tire un bon augure pour tout le reste, c'est qu'il a toujours augmenté ses forces en avançant, & qu'il marche à cette heure d'un pas ferme & assuré dans les traces

de son illustre Predecesseur. Mais je veux qu'il sache que je l'attens à la conclusion ; c'est là qu'il faut qu'il soit juste , je le perdray d'honneur s'il ne répond bien à mon attente ; & afin qu'il ne s'y trompe pas , je luy envoie exprés le genie de la Calprenede sous le bon plaisir des Muses & d'Apollon.

Alors parut un gros de Heros & d'Heroïnes , entre lesquels on reconnoissoit Orazie , Prazimene, Clytie , Berenice , Hermiogene , Scanderberg , Laodice Cytherée, Scipion , Tarsis , Rodogune , & Macarise. Apollon étant effrayé du nombre les remit à une autre fois ; mais Clelie qui se sentoit aussi maltraitée que pas un de ceux qui avoient paru avant elle, voulut faire éclater son ressentiment, & apres avoir salüé ce Dieu & les neuf Muses ses Sœurs ; De graces , dit-elle , qu'il me soit permis de me plaindre comme les autres, puis que j'en ay plus de sujet que personne. Il y a , poursuivit-

elle, quelques années qu'il court un Roman sous mon nom; on en a parlé dans le monde comme d'un ouvrage admirable, & la caballe luy a fait acquerir une reputation dont je souhaitterois qu'il fût digne. La relation que lon m'en a faite répond en quelque chose à cette grande estime qu'on en a conceuë: On y remarque plusieurs beaux endroits; les conversations y sont belles, il y brille de temps en temps des traits de la galanterie la plus delicate. Mais quand j'examine de près le Heros de ce Roman, je ne puis trouver des termes pour exprimer sa bassesse, & je n'ay jamais oüy parler de cadet de Normandie qui laissast une moindre idée de sa personne & de sa vertu. Representez-vous un homme dont la fortune n'a point d'établissement certain, qui se rend à charge à tous ses amis, qui disne aujourd'huy chez l'un & demain chez l'autre, qui n'a ny train ny équipage, qui porte toujours un

vieux buffle gras, qui ne change de cravate que tous les huit jours, enfin un coureur d'Auberges qui loge à une troisième Chambre; voilà le portrait d'Aronce, c'est là à peu près comme on le conçoit, & parce qu'il est Fils de Porfenna Roy des Etruriens qui n'avoit pas dix mille liures de rente, & qui pouvoit d'un coup de chifflet appeler tous les sujets, on me fait devenir sa conquête. S'il en coûtoit quelque chose à un Auteur pour bien habiller son Heros, pour luy donner des équipages magnifiques, pour le loger dans un superbe Palais, & pour luy entretenir une table somptueuse; je pourrois croire qu'on n'auroit pas voulu se mettre en si grands frais pour Aronce; mais quand je considère que cette dépence n'est que d'imagination, je ne comprends pas comment on a refusé si peu de chose à mon Heros, si ce n'est pour étouffer sous tant d'indignitez la qualité d'Heroïne que j'ay si justement meritée.

Apollon eut pitié de cette illustre Romaine, & luy ayant fait un signe de tête obligeant, il se leva de sa place, & rassembla au tour de soy les Muses & les principaux du Parnasse pour deliberer sur les remedes necessaires à ces desordres, & ce fut dans cette celebre journée qu'il fit l'Ordonnance que voicy.

A POLLON PAR LA GRACE DE JUPITER, ROY DU PARNASSE ET DE L'HELICON : A tous presens & à venir, SCIENCE GALANTE. Comme il n'y a rien de plus detestable que les méchants Livres, qu'ils sont le fleau de l'esprit, le supplice des oreilles, la profanation des Presses, la ruine des Libraires, la rouille des belles Lettres, &c. Nous avons toujours eu soin de les combattre comme les plus grands ennemis de la politesse & du bon goust. C'est pourquoy ayant appris par les plaintes de plusieurs personnes d'u-

ne delicateſſe ſinguliere , qu'il y a
des gens qui jurent ſur leur cornet
& ſur leur ancre de perfecuter tou-
te leur vie le bon ſens & la raiſon,
& de gâter du papier & des plumes
tant qu'il ſeront à bon marché ;
ce qui cauſeroit des deſordres plus
que Gotiques dans toute l'étenduë
de nôtre Empire ; Nous avons ju-
gé neceſſaire d'y pourvoir par une
reformé generale. A CES CAUSES,
de l'avis de nôtre Conſeil , & de
nôtre certaine ſcience , pleine puis-
ſance & autorité Divine , Nous
avons dit , déclaré & ordonné , di-
ſons , déclarons , ordonnons &
Nous plaiſt ce qui enſuit.



ARTICLE I.

Voulons que les Traducteurs ayent recours aux Originaux des Livres qu'ils traduiront ; qu'à cet effet toutes Bibliothèques leur soient ouvertes pour en feüilleter les manuscrits ; qu'ils fassent , s'il est nécessaire, des voyages au Vatican , & que dans les difficultez qui les arrêteront, ils importunent tous les Savans de leur siècle pour s'en éclaircir.

ARTICLE II.

Confisquons toutes Epigrammes, Satyres , Epopées , Odes, Tragedies qui se trouveront en Prose , comme Marchandise de contrebande.

ARTICLE III.

Entendons que les Traducteurs rendent Martial sain & entier , &

R E F O R M E'. 13^I

leur enjoignons de ne rien oster à
Petronne si l'envie leur prend d'y
toucher.

A R T I C L E I V.

Voulons que dans la salle des
Grottesques il soit erigé une statue
en l'honneur de Scarron.

A R T I C L E V.

Bannissons des Terres de nôtre
Obeyssance le style vulgairement
appellé de Nerveze & Des Escu-
teaux, & ordonnons que la Serre
fera amende honorable à Seneque
& à Tacite.

A R T I C L E V I.

Interdisons tous Avocats, Cita-
teurs, Clabaudiers, & Declama-
teurs.

A R T I C L E V I I.

N'entendons que les Pedans.

132 LE PARNASSE
fassent lecture de Cicéron dans
leurs Classes , supprimons tous
leurs Commentaires sur ses Oraisons , & deffendons de lire leurs
Gloses.

ARTICLE VIII.

Enjoignons à tous les Poètes d'avoir de l'esprit , leur permettons de s'habiller à leur fantaisie ; ordonnons neantmoins qu'ils peigneront tous les jours leurs perruques , qu'ils changeront deux fois de linge par semaine , & qu'ils feront décroter leurs chausses.

ARTICLE IX.

Deffendons au galimatias de monter sur le Theatre , & condamnons à vingt pieds parisis de honte tous ceux qui feront le brouhaha mal à propos.

ARTICLE X.

Deffendons de mentir dans les Epistres Dedicatoires.

ARTICLE XI.

Supprimons tous les Panegyriques à la Montorron, & à la d'Aymery.

ARTICLE XII.

Deffendons à tous Marquis de quelque condition qu'ils soient, de faire des Sonnets & des Madrigaux en se peignant, & voulons que les Poètes poussent fortement les grandes passions, quand tous les Comediens en devroient crever.

ARTICLE XIII.

Ordonnons que tous les Auteurs prendront de la poudre de bel esprit dans les Bureaux qui seront par nous établis pour en debiter.

ARTICLE XIV.

Voulons que l'Academie Fran-

134 LE PARNASSE
çoise punisse comme criminels de
leze-Majesté Apollinaire ceux qui
corrompent la pureté de la langue.

ARTICLE XV.

Etabliffons en titre d'Office un
Controolleur general de tous les ti-
tres des Livres.

ARTICLE XVI.

Ordonnons que tous les Politi-
ques Visionaires laisseront le Turc
en repos, & deffense à eux sur pei-
ne de n'être pas leüs, de le battre
dans leur cabinet.

ARTICLE XVII.

Deffendons à tous faiseurs d'O-
des & de Poèmes en l'honneur du
Rôy, d'envoyer sa Majesté sur les
murs de Memphis & de Babylone.

ARTICLE XVIII.

Ne voulons que les composeurs
de

R E F O R M E'. 135
de Romans fassent donner des
soufflets à leurs Heroïnes , & ab-
rogeons toutes sortes de nuditez.

A R T I C L E X I X .

Declarons que nous ne recon-
noissons point pour Heros tous
ceux qui seront cocus , ny pour He-
roïnes toutes les femmes qui au-
ront esté enlevées plus d'une fois.

A R T I C L E X X .

Supprimons de l'Ariane tous les
mauvais lieux , & entendons que
l'Histoire de Mariane soit refor-
mée.

A R T I C L E X X I .

Ordonnons que tous les Heros
seront meilleurs Chrétiens que
Bassa ; voulons qu'ils ayent au
moins dix mille livres de rente , &
condamnons les Auteurs à leur

G

136 LE PARN. REFORME.
donner de grands équipages , &
des habits magnifiques.

Voila Nicandre un compte exact
de mon songe ; si vous trouvez que
je rêve bien , je vous feray part de
tous les autres qui m'arriveront , &
dans peu de temps vous aurez l'Hi-
stoire de toutes mes nuits.

F I N.



*EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.*

PAR Grace & Privilege du Roy
donné à Paris le jour de
l'an de grace 1667. il est per-
mis à THOMAS JOLLY Marchand
Libraire à Paris de faire imprimer
un Livre intitulé, *Le Parnasse Re-
formé.* Et deffenses sont faites à
tous autres de l'imprimer, vendre
& debiter d'autres Exemplaires
que de l'Exposant pendant cinq
annees, à commencer du jour que
ledit Livre sera achevé d'impri-
mer pour la premiere fois, sur
les peines & amandes portées par
ledit Privilege, & suivant qu'il

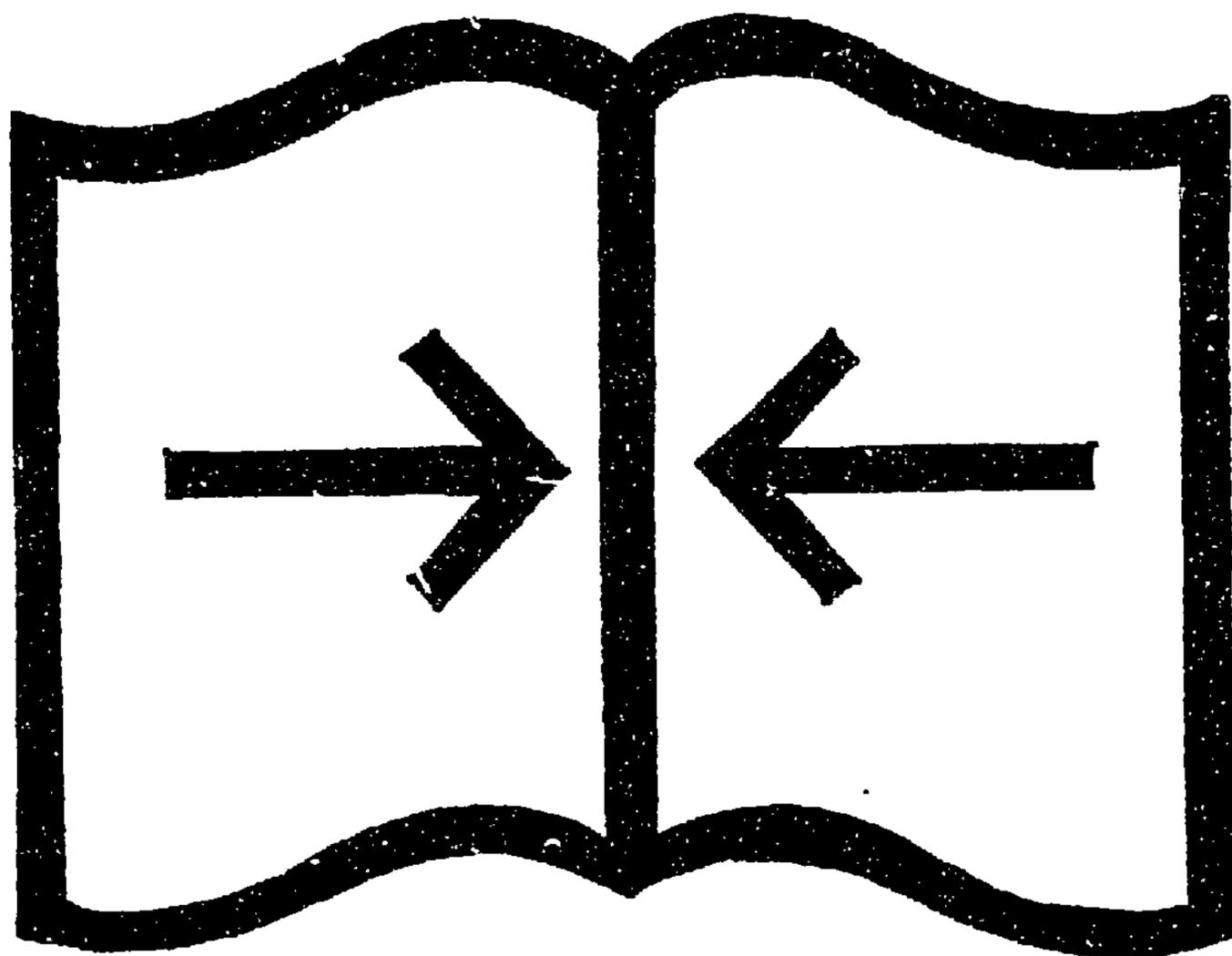
est plus amplement spécifié dans
l'Original.

Achevé d'imprimer le 7. Février
1668.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Libraires & Impri-
meurs de Paris, suivant & confor-
mément à l'Arrest du Parlement
du 8. Avril 1663. & celui du Con-
seil Privé du Roy du 27. Février
1667. Fait à Paris le 19. Decembre
1667. Signé, THIERRY Adjoint
du Scindic.*



A P A R I S,
De l'imprimerie de JEAN CVSSON.



RELIURE SERRÉE
ABSENCE DE MARGES INTÉRIEURES

**VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU
DOCUMENT REPRODUIT**